IMAGES

No 608 — LE CAIRE (EGYPTE) 5 MAI 1941

QUELQUE PART AU DESERT DE L'OUEST

Bronzé par le soleil, torse nu, ce « tommy », habitué au soleil désertique, pose des barbelés quelque part au désert de l'Ouest.

LIRE DANS CE NUMERO :

L'ART D'ETRE GENERAL par LE GENERAL WAVELL

15 mills
20 mils en Palestine

GLANÉ DANS LA PRESSE



Rira bien qui rira le dernier.

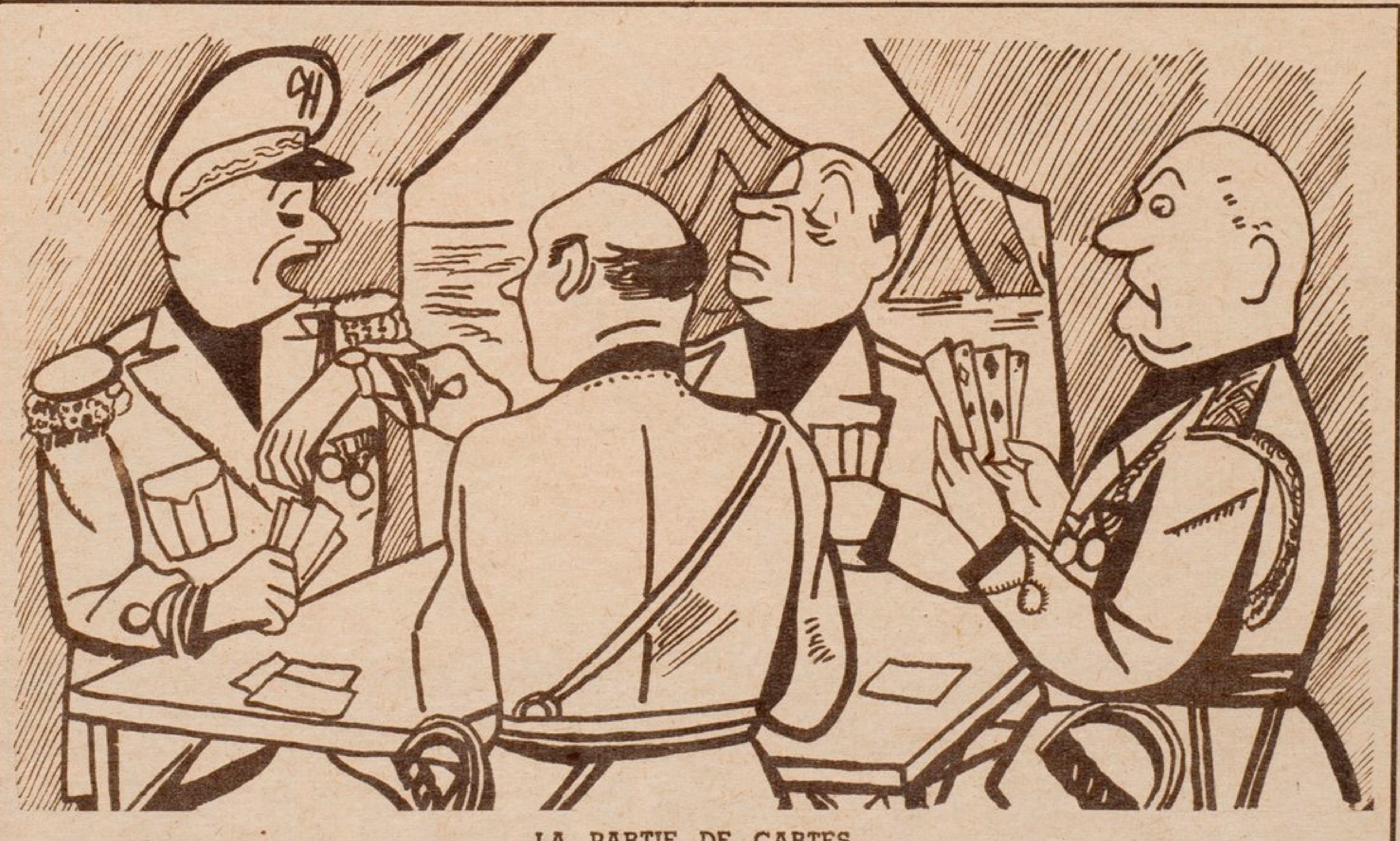
(Parade)

L'ENIGME STALINIENNE

Les trois amis de l'Axe: — Sourit-il ou montre-t-il les dents ? Cruelle énigme !...

(News Review)





LA PARTIE DE CARTES

L'officier à ses amis. — Messieurs, il est l'heure de déclencher l'attaque. Nous terminerons notre partie de cartes dans le camp d'internement.

(P.M.)

L'ECRAN DE LA SEMAINE

La loi économique

Au point de vue militaire, la victoire allemande dans les Balkans ne se discute pas, bien qu'elle ne fournisse pas un thème à une étude stratégique quelconque. C'est la masse de tanks et d'avions qui se rue sur un pays militairement désorganisé par la trahison de son dernier gouvernement, comme la Yougoslavie, ou épuisé par six mois de lutte, comme la Grèce. Ainsi, sans que les armes hitlériennes, le cerveau de l'état-major et le soi-disant génie napoléonien de Hitler en retirent la moindre gloire, il est un fait positif, indéniable : l'Allemagne occupe militairement les Balkans.

Mais, pour elle, cette victoire militaire est, en fait, une défaite économique, car elle lui a détraqué les sources et les voies d'un important ravitaillement.

Ce qui a rendu l'agression allemande contre les Balkans absurde et cynique, c'est que les Balkans exécutaient fidèlement de durs accords économiques et se privaient de l'essentiel pour l'exporter vers le Reich. Mais la production agricole et autre de tous ces pays atteignait son maximum de rendement parce que la paix y régnait, que le trafic ferroviaire et fluvial s'y déroulait sans incidents.

Or, aujourd'hui, le rendement yougoslave a été réduit du cinquante pour cent, comme c'est le cas logique de tout pays ravagé par la guerre et dont la population, gouvernée par les armes, continue à se défendre par la résistance passive et le sabotage.

Les champs de blé sont ravagés et l'on ne peut rapidement les remettre en friche pour la saison des semailles, surtout que les habitants ne manifesteront aucun enthousiasme dans leur travail. Les voies ferrées ont été détruites ou gravement endommagées, et le Danube a été obstrué ; le pont de Belgrade, le pont de Neusats ont été dynamités et des parties du pont tombées dans le fleuve l'obstruent.

Il faudra plusieurs semaines pour rétablir le trafic et plusieurs semaines pour les exigences économiques de l'Allemagne ne sont pas à dédaigner.

Le « Frankfurt Zeitung » lui-même l'avoue, quand il écrit que l'Allemagne n'a pu éviter cette guerre, mais qu'elle aurait bien voulu l'éviter, à cause des pertes économiques considérables qu'elle lui cause dans le sud-est de l'Europe. Et ces pays ravagés, pour un temps précieux improductifs, doivent nourrir l'armée d'occupation, leurs populations et assurer à l'Allemagne de considérables exportations.

Problème compliqué et que le Führer ne peut résoudre, comme les militaires, en sacrifiant sans pitié deux cent mille soldats de plus. Les lois économiques, surtout celles de la terre, de l'agriculture, échappent à la loi d'airain et la neutralisent, sans que la volonté sans opposition d'un dictateur puisse en triompher.

Pas de second Dunkerque

Le matin de la violation par l'Allemagne des frontières yougoslaves et grecques, Ribbentrop avait clamé à la radio que Salonique sera un second Dunkerque pour les Anglais ; bien plus, aucun soldat anglais ne pourra, cette fois-ci, se rembarquer et Salonique effacera, en horreur, tous les désastres précédents.

Et pour que cette déclaration soit confirmée par les faits, on comprend que les Allemands aient dû faire leur maximum pour briser la retraite anglaise, disloquer la marche des troupes et abattre ou capturer tout le corps expéditionnaire.

Mais le résultat a été le contraire de ce que Ribbentrop avait prétendu.

Le corps expéditionnaire s'est rembarqué dans un ordre parfait, ne perdant que trois mille hommes. Comparativement aux pertes que les Allemands ont subies dans cette campagne des Balkans, qui se chiffrent par des dizaines de milliers, Ribbentrop n'a vraiment pas de motif de réjouissance et cette retraite de Grèce a prouvé plusieurs choses. Premièrement, la leçon de la campagne de France et des Flandres n'a pas été perdue pour les Britanniques et il n'y a plus d'attaque-surprise allemande pour eux ; le matériel anglais n'est pas inférieur au matériel allemand et il lui est peut-être supérieur ; le combattant britannique a plus de cran que le combattant allemand. Donc, le jour où l'armée impériale ne sera pas inférieure en effectifs, le jour où le matériel anglo-américain sera achevé, ce jour-là la défaite allemande sera une certitude.

A double tranchant

C'est Hitler qui a inventé la guerre des nerfs, mais il semble que ce soit Staline qui l'applique à tous les belligérants, avec une maîtrise déconcertante. L'Allemagne qui n'est entrée en guerre qu'après avoir signé le fameux pacte germano-russe doit se demander aujourd'hui si ce pacte est une telle garantie qu'elle puisse y compter jusqu'à la fin de la guerre. Tous les jours, Staline lui donne des sujets d'inquiétude et des mots d'apaisement, sans rien de réellement stable. C'est pourquoi on entend également que l'Allemagne procède à des préparatifs militaires du côté de la Russie et demeure sur ses gardes.

Mais le dernier tour joué par Staline est bien mauvais !

M. Matsuoka arrive à Berlin, est reçu avec tous les honneurs dus à son rang et conclut un pacte de non-agression avec les Soviets. A son départ, on dit même que Staline l'a salué à la gare. Berlin s'en réjouit bruyamment et à raison, car le Japon, rassuré du côté de la Russie, a désormais les mains libres pour embarrasser l'Angleterre et les Etats-Unis dans le Pacifique, les obliger à distraire leurs forces du front européen, pour les concentrer sur le front asiatique.

De fait, le Japon prend une attitude menaçante, défie les Etats-Unis, redouble d'offensive contre les Chinois et tout semble annoncer un grand succès de l'Axe en Extrême-Orient, quand, brusquement, Staline fait décider qu'aucun matériel de guerre ne passera en transit par la Russie. Première explication : la Suède ne pourra plus envoyer des armes à la Turquie. Mais quand on va au fond de cette première explication, on la trouve fallacieuse, car la Suède fournit à la Turquie une quantité d'armes insignifiantes, et le jour où Berlin décidera d'attaquer la Turquie, il est certain que Stockholm qui se trouve sous l'emprise allemande et qui a lâché la Norvège, a même livré passage aux transports allemands, arrêtera net toute assistance à Ankara.

Cet ordre de Staline n'est donc pas un service rendu à Berlin ; par contre, c'est un geste de réelle hostilité contre le Japon, car c'est à travers le territoire russe que passent les tanks et les canons allemands pour l'armée japonaise en lutte contre la Chine. Par cette interdiction, les Soviets privent donc le Japon de contact avec sa principale source de ravitaillement. On l'a si bien compris à Tokio, qu'aussitôt la nouvelle reçue, on y a déclaré que le pacte de non-agression et d'amitié russo-japonais devenait inopérant et que le Japon était en droit de ne plus y attacher d'importance.

Indirectement, c'est le Reich qui est touché, car le Japon, repris par ses soucis russes, gêné dans son action militaire contre la Chine par l'arrêt de l'envoi d'armes allemandes à travers la Russie, ne peut plus provoquer l'Angleterre et les Etats-Unis.

Ceci est devenu tellement vrai qu'on parle déjà d'un voyage de M. Matsuoka à Washington... tandis que Staline, son coup fait, reprend sa politique de sourires envers Hitler.

Roosevelt-Führer

Les deux hommes d'Etat sont désormais dressés, l'un contre l'autre, dans un duel mortel et la dernière passe d'armes sonne comme une véritable déclaration de guerre. Elle crée du moins une situation qui semble n'avoir d'autre issue que la guerre.

Le président américain déclare que, s'il le faut, il ferait escorter les convois jusqu'à la zone de guerre par les unités de la flotte américaine.

Hitler se croit obligé de répondre, par amour-propre, qu'il fera torpiller tout navire américain s'aventurant jusqu'à la zone de guerre. Le défi est donc lancé de part et d'autre. Comme Roosevelt n'est plus homme à reculer, il faut prévoir qu'il ne rapportera pas sa décision et qu'effectivement il enverra ses navires de guerre jusqu'à la zone interdite, s'il le juge nécessaire, d'autant plus que sa politique vient de recevoir un double appui. La commission du Sénat a rejeté une motion contre l'organisation des convois et Wendell Willkie vient de se prononcer, une fois de plus, en faveur des convois, répondant au colonel Lindbergh.

Ce dernier, qui au cours d'un voyage d'informations en Europe avait été impressionné par les dirigeants de l'Axe, met son influence à leur service, par des discours fort inopportuns. Roosevelt le fait démissionner de son poste de colonel de réserve et c'est Wendell Willkie, leader du parti républicain auquel Lindbergh appartient, qui lui répond publiquement, recommandant le transfert de nouveaux bateaux à l'Angleterre et, s'il le faut, l'organisation de convois transatlantiques. Et c'est lui qui, également, fait prévoir pour 1942-1943 une supériorité aérienne de l'Angleterre, des Etats-Unis, du Canada, de l'Australie, obligeant l'Allemagne à capituler.

Cette intervention de Willkie dans le débat maintient le ralliement de l'opinion publique autour de Roosevelt et rend la position du Führer plus critique. Il a répondu par une menace à la détermination de Roosevelt, mais cette menace mise à exécution est trop lourde de conséquences. Car si la guerre est inévitable avec les Etats-Unis, il vaut mieux pour l'Allemagne que ce soit le plus tard possible que le formidable appareil de guerre américain donne son maximum.

C'est pourquoi, malgré la forme retentissante qu'il a donnée à sa menace, il nous semble que Hitler n'osera pas mettre ses paroles à exécution et que c'est Roosevelt qui va marquer le point.

LE FILM EGYPTIEN

Tous les leaders politiques reçus par S.M. le Roi, au palais d'Abdine, en des audiences privées, mais qui se suivirent dans la même après-midi. Le résultat ou les détails des conversations n'ont évidemment pas transpiré, mais le public a ressenti un réel plaisir de voir s'esquisser les débuts d'une union nationale.

Les points de vue des chefs sont encore assez éloignés les uns des autres, mais on ne désespère pas de les rapprocher assez rapidement. Maintenant que S.M. le Roi, par sa consultation des dirigeants responsables, a recréé l'atmosphère du Front Uni, le principe général, c'est au chef du gouvernement de reprendre les conversations de détail. La tâche lui est facilitée par le fait que les ministres indépendants et les ministres libéraux ont mis leurs portefeuilles à sa disposition.

On ne doit pas croire que la coalition soit déjà faite ; il s'en faut de beaucoup et les conversations seront délicates, longues, compliquées. Néanmoins, on doit considérer qu'un progrès immense a été accompli dans cette voie, que le départ est donné. Hussein Sirry pacha aura à user d'un véritable talent de diplomate pour aplanir les angles ; mais on lui fait confiance.

Cette éventualité, celle de l'union, va désormais reléguer au second plan toutes les autres considérations de politique pure. Les partis vont l'examiner et en faire l'objet de leur activité ; les leaders vont y subordonner leur programme et nous sommes convaincus que même à l'intérieur des Chambres on en sentira l'influence bienfaisante, les discussions perdant de leur acuité.

* * *

La collaboration anglo-égyptienne continue à s'affirmer dans l'exécution aussi cordiale et fructueuse qu'elle est loyale dans son principe.

L'armée égyptienne assume la protection de tous les points d'importance vitale pour la sécurité du pays, pour sa défense contre toute surprise. Les unités de l'armée nationale ont été judicieusement réparties à travers le pays, conformément à la nouvelle ligne. Les responsabilités de cette mission sont des plus grandes, car elles touchent de près à un ordre intérieur indispensable, surtout en prévision de raids, d'attaques de parachutistes... tout en gardant à l'Egypte ce caractère de non-belligérance qui permet aux transports américains d'arriver jusqu'à Suez, sans pour cela violer les usages.

Cette attitude du pays a l'approbation du Parlement et de la très grande majorité du pays.

Mais ces suggestions n'eurent aucun succès, car l'Egypte a adopté, dès le début du conflit, l'attitude la plus claire. Liée par un traité qui répond à ses intérêts, elle s'y conforme, sans recourir aux subterfuges équivoques. Par conséquent, les conseils de ceux qui veulent la voir louvoyer, jouer un double jeu, se réfugier dans des subtilités de mots pour manquer à ses devoirs, tombent dans le vide et la nation demeure ferme, sur la position stable qu'est son alliance avec l'Angleterre.

* * *


C'est pour demeurer dans la logique de cette attitude qu'elle a pris certaines mesures au sujet de certains diplomates, mesures qui ont eu leur écho à la Chambre.

Sans rien enfreindre de la cordialité nécessaire dans ses relations avec les gouvernements étrangers, elle a prié leurs représentants de ne pas oublier la situation spéciale de l'Egypte et d'y conformer leurs parlers et leurs écrits.

* * *

Sur la cinquième colonne, le gouverneur militaire est décidé de frapper à coups redoublés. Il veut que cessent ces rumeurs fabriquées de toutes pièces, ces nouvelles tendancieuses qu'on prétend avoir entendues à l'on ne sait quelle radio et qui n'ont qu'un seul but : troubler l'atmosphère pour le bien de l'Axe.

Il faut que l'atmosphère redevienne sereine, pour que le gouvernement et les autorités militaires puissent veiller sur l'Egypte et sa sécurité, sans devoir encore s'occuper des fauteurs de désordre moral.



Quand viendra le Printemps...

A mon ami A.G.

Quand viendra le Printemps, disait jadis mon père,
Dont le cœur a gardé sa juvénile ardeur,
J'irai me promener dans les jardins qu'éclaire
Le flamboiement des fleurs ;
Et le soir j'aimerai, assis sur ma terrasse,
Sentir lorsque le jour s'éteint,
S'exhaler le parfum tenace
Du chèvrefeuille et du jasmin.

« Quand viendra le Printemps, disent les chefs d'Etat
« Aujourd'hui, consultant les cartes sur leurs tables,
« Les chemins seront secs, les routes praticables. »
Au ciel scintille enfin le soleil des combats
Et plus vif coulera le sang de leurs soldats
Sur la tiédeur des champs et l'or luisant des sables.
Les chars blindés traverseront
Le lit d'argent des ruisseaux clairs,
Et les tanks lourds laboureront
Le grand désert durci par les pluies de l'hiver.

« Quand viendra le Printemps, rêvaient les jeunes filles,
« Avec nos amoureux, nous irons de nouveau
« Sous les bois et dans les charmilles
« Tout bruissants du chant des oiseaux. »
Maintenant au Printemps, pareils aux grands rapaces,
Les beaux oiseaux d'argent fendent les horizons,
Ou bien, oiseaux de feu foudroyés dans l'espace,
S'écrasent sur le sol où germent les moissons.

Quand vient le mois d'Avril, le creux des vallons suisses
Est étoilé de fleurs au cœur jaune éclatant :
Fillettes et garçons vont cueillir les narcisses
Dont la senteur subtile exhale, en même temps,
La fraîcheur du glacier et l'odeur du printemps.
Ce printemps, sont cueillies aux flancs des monts hellènes
Les destinées en fleurs d'anonymes héros,
Et, sur les pans neigeux, éclosent par centaines
Des bouquets de coquelicots.

Quand viendront les Printemps des années d'après-guerre,
S'il existe encore des jardins,
Il faudra dépouiller leurs somptueux parterres :
Iris de soufre, arums, œillets incarnadins
Et toute la gamme des roses,
Pour orner à foison de leurs beautés écloses
Les tombes des garçons qui ne les verront plus.
Puis il faudra fleurir les campagnes sereines
Où poussera le blé plus robuste et plus dru,
Et les steppes du nord où gémit sur la plaine
Le vent qui s'étire en sanglots,
Les sables de l'Afrique et les neiges de Grèce,
Et l'Océan, berçant de ses vastes caresses,
Les marins aux yeux clairs endormis sous les flots.

NELLY VAUCHER-ZANANIRI

L'ART D'ETRE

Nous commençons aujourd'hui la publication d'une série de trois conférences faites en 1939 au Trinity College de l'Université de Cambridge par le général Sir Archibald Wavell, commandant en chef des forces britanniques dans le Moyen-Orient.

Les trois conférences en question traitent de « l'art d'être général », art difficile s'il en fût et qui exige de ceux qui le pratiquent les vertus les plus diverses. La première conférence, dont on trouvera ici le texte complet, traite justement de ces vertus. Elle soulève, par ailleurs, la question de l'âge le plus propice au commandement. Enfin, elle fait une description de la tâche, extraordinairement vaste, qui incombe aujourd'hui à un chef militaire. Cette description correspond parfaitement aux réalités actuelles et c'est là un fait d'autant plus remarquable que les conférences que nous publions ont été faites avant la déclaration de la guerre.

Nul, en tout cas, plus que le général Sir Archibald Wavell, n'était plus qualifié pour nous parler des vertus que doit posséder un chef et nos lecteurs apprécieront certainement à leur juste valeur les pages qui vont suivre. Ils les apprécieront d'autant plus que le général Sir Archibald Wavell est, en même temps qu'un technicien militaire, un penseur et un écrivain subtils, ainsi qu'en témoigne notamment son ouvrage sur les campagnes d'Allenby, qui est l'un des meilleurs du genre.

Lorsque vous m'avez fait l'honneur de me demander cette série de conférences, j'ai — au lieu de choisir comme sujet une campagne militaire ou une période de l'histoire, comme cela est de tradition — pensé vous faire part de quelques observations concernant les généraux et le métier de général. Je me suis rendu compte que certains points que j'avais l'intention de développer devant vous en ce qui concerne l'étude de l'histoire militaire pourraient ainsi être mieux illustrés que par la relation de quelque campagne. Il en est relativement peu parmi vous qui sont destinés à devenir des généraux. Beaucoup d'entre vous, par contre, sont appelés à combattre, et éventuellement à vaincre, sous les ordres de généraux. Tous, en tout cas, vous aurez l'occasion de critiquer des généraux. J'aimerais, en conséquence, que votre critique fût aussi avisée que possible. Les généraux, et spécialement les généaux britanniques, ont eu une mauvaise presse depuis l'autre guerre et il est à craindre que, pour le public anglais, un général continue à être représenté par une affiche appelant l'attention sur les mérites d'un quelconque produit. Je n'ai pas l'intention de vous faire l'apologie des généraux. Je veux simplement vous exposer les qualités nécessaires à un général et les conditions dans lesquelles il lui faut exercer son métier.

CE QUE DISAIT SOCRATE

Tandis que je m'efforçai de me définir à moi-même les qualités essentielles que doit posséder un chef militaire, j'ai jeté un regard sur l'histoire afin de me rendre compte de la façon dont ces qualités ont été déterminées dans le passé. J'ai lu un certain nombre d'exposés, émanant d'écrivains divers, sur les vertus, militaires et autres, qui étaient considérées comme indispensables à un général. Je n'en ai trouvé qu'un qui aille vraiment au cœur du sujet : il est dû à un sage nommé Socrate. Cette définition, la voici :

« *Un général doit savoir comment procurer à ses hommes leurs vivres ainsi que toutes les autres matières nécessaires à la guerre. Il doit avoir de l'imagination pour concevoir des plans, du sens pratique et de l'énergie pour les exécuter. Il doit être observateur, infatigable et clairvoyant ; bon et cruel ; simple et rusé ; gardien et voleur ; prodigue et misérable ; généreux et avare ; téméraire et conservateur. Un général doit avoir toutes ces vertus, et beaucoup d'autres encore, innées ou acquises. Il doit également connaître sa stratégie. Car des hordes en désordre ne sont pas plus une armée qu'un amoncellement de matériaux une maison.* »

Ce qui m'attire avant tout dans cette définition, c'est l'ordre dont elle procède. Elle débute par la question administrative qui est, à mon sens, la vraie voie du métier de général, et place la stratégie et l'art de manier les troupes dans la bataille à la fin de l'énumération, au lieu de les mettre au début comme beaucoup de gens le font. Elle insiste également sur le sens pratique et l'énergie qui sont présentés comme deux des plus importantes vertus. Enfin, le nombre et la variété des qualités que doit posséder un général donnent une idée du vaste champ dans lequel son activité doit s'exercer ainsi que de la diversité des situations qu'il lui faut affronter et des facultés d'adaptation qui sont à la base de sa formation.

LES CHOCS DE LA GUERRE

Mais même la définition de Socrate ne met pas, à mon avis, suffisamment en relief ce que je considère comme devant être la qualité essentielle d'un général et qui est la vigueur, le pouvoir de supporter les chocs de la guerre. Il est probable que, du temps de Socrate, ce facteur n'était pas aussi important qu'à présent. Les gens, à cette époque, ne connaissaient vraisemblablement pas comme aujourd'hui ce qu'on appelle élégamment les hauts et les bas de la guerre. Peut-être pourrais-je mieux expliquer ce que j'entends par vigueur au moyen d'une illustration physique. Je me souviens qu'il y a longtemps, alors que j'étais un très jeune officier, un de mes amis, artilleur de montagne, me raconta qu'au temps jadis, lorsqu'un nouveau modèle de canon de montagne était soumis au Comité de l'artillerie, cet auguste organisme faisait transporter la pièce en question au sommet d'une tour, haute d'une centaine de pieds, et de là la laissait tomber à terre. Si, après sa chute, elle était encore en mesure de fonctionner, on commençait à s'intéresser à elle. Dans le cas contraire, elle était rejetée comme manquant de résistance. Le Comité pensait, à juste titre, qu'il était possible que des mulets transportant de tels canons tombassent du haut d'une colline et qu'il était indispensable que les pièces survécussent à semblables mésaventures. C'est en vertu des mêmes idées que les fusils et les armes automatiques soumis au Comité des armes légères sont, je crois, enterrés dans de la boue pendant quarante-huit heures ou à peu près avant que leurs qualités de tir rapide ne soient mises à l'épreuve. La nécessité d'une telle façon de faire fut prouvée au cours de l'autre guerre, lorsque le premier contingent canadien arriva en France. Les hommes qui le composaient étaient armés de fusils Ross qui, au cours des exercices effectués en temps de paix, avaient révélé de grandes qualités au point de vue de la précision du tir. Dans la boue des tranchées, il apparut que ce fusil se contractait au bout de quelques usages et après une brève expérience de l'arme en service actif les soldats canadiens refusèrent de l'utiliser et demandèrent à être armés de fusils britanniques.

LA QUALITE DE VIGUEUR

Aujourd'hui l'esprit d'un général en guerre est enseveli, non seulement pour quarante-huit heures, mais durant des jours et des semaines, dans la boue des informations incontrôlées et des facteurs incertains. Il peut, à n'importe quel moment, et à la suite d'un changement de température ou d'un mouvement inattendu de l'ennemi, recevoir un choc équivalent à une chute d'une hauteur d'au moins une centaine de pieds sur une surface dure. Les machines délicates sont d'une petite utilité en temps de guerre et cela s'applique aussi bien à l'esprit du chef qu'à son corps, à l'esprit d'une armée aussi bien qu'aux armes et aux instruments dont elle est équipée. Tout le matériel de guerre, y compris le général, doit avoir une certaine solidité, offrir une marge de résistance supérieure au potentiel normal de rupture. On dit souvent que le matériel de guerre britannique est d'une solidité inutile et il se peut que la même chose soit vraie des généraux. Nous avons, en tout cas, raison de prévoir une bonne marge.

On discute parfois aux fins de savoir si la guerre est un art ou une science. J'ai noté que, dans l'invitation qui m'a été faite de prononcer ces conférences, il m'a été demandé de choisir une des branches de la « science » de la guerre. Si j'avais été invité à parler par une université concurrente, il est possible que c'est le mot « art » qui aurait été employé. Je ne connais, en tout cas, aucun art et aucune science où les rivaux ont la liberté de jeter des pierres au savant ou à l'artiste, de

GENERAL

par

LE GENERAL

SIR ARCHIBALD WAVELL



voler ses outils et de détruire son matériel tandis qu'il travaille, souvent contre le temps, à une statue ou à une expérience. Dans de telles conditions, combien de chefs-d'œuvre artistiques auraient pu voir le jour, combien de découvertes scientifiques auraient pu être réalisées ? Non. Si l'on veut définir la guerre en termes civils, il faut la comparer à un jeu, à un jeu très rude pour lequel un corps et un esprit solides sont essentiels. Le général a entre ses mains des vies humaines et il doit avoir une certaine vigueur mentale afin de pouvoir supporter le poids d'une telle responsabilité. Que ce poids soit très lourd, c'est là une chose dont on peut se rendre compte par le nombre de chefs militaires morts de mort soudaine au cours de la dernière guerre. Quand vous lisez l'histoire militaire, notez les insuccès dus à l'absence de cette qualité de vigueur.

Je me propose de dire quelques mots au sujet des attributs physiques d'un général : le courage, la santé et la jeunesse. Nous ne nous préoccuperons pas de la question de l'apparence personnelle. Un air imposant constitue un bien beaucoup plus utile. Mais un général, tout comme un cheval de course, peut être bon quelle que soit sa tournure. Le courage physique n'est pas, pour ceux qui ont atteint les grades supérieurs, un facteur aussi essentiel aujourd'hui qu'il l'était autrefois, à l'époque des corps à corps. Il n'en conserve pas moins actuellement une grande importance, étant donné qu'il détermine la mesure dans laquelle le général voudra encourir le risque de se rendre compte par lui-même de la façon dont les opérations vont. Dans la guerre mécanisée, nous pouvons, d'ailleurs, tout comme autrefois, voir le général conduire ses troupes sur le front de combat, ou diriger personnellement des reconnaissances ou des engagements aériens.

Voici un exemple qui vous permettra de réaliser à quel point les généraux de jadis s'exposaient au feu des combats. Au cours de l'assaut de Marlborough sur le Schellenberg, durant la campagne de Blenheim, six lieutenants-généraux furent tués et cinq blessés dans les rangs de l'armée des Alliés, cependant que, parmi les 1.500 pertes britanniques, il y avait quatre majors-généraux et vingt-huit brigadiers ou lieutenants-colonels. On raconte, au sujet du maréchal Lefebvre, l'un des maréchaux de Napoléon qui devint duc de Dantzig, une excellente histoire. Un de ses amis civils enviant devant lui sa demeure et ses décorations, le vieux maréchal lui déclara : « Si vous voulez tout cela, vous n'avez qu'à venir avec moi dans le jardin et m'y laisser vous tirer dix coups de fusil à quarante pas. Si vous survivez à cette expérience, je vous donnerai cette maison et tout ce qu'elle contient. » L'ami, naturellement, refusa. « Très bien, répartit alors le maréchal. Mais n'oubliez pas qu'avant d'avoir toutes ces belles choses, j'ai servi de cible à des centaines de coups de feu, dans les rangs de mon armée. »

LE COURAGE TRANQUILLE

Le courage physique et moral est une vertu qu'un général doit incontestablement avoir. Voltaire loue chez Marlborough « son courage tranquille au milieu du tumulte, sa sérénité d'âme dans le danger, qui est le plus grand des dons de la nature pour le commandement ». Deux siècles après lui, un écrivain militaire, qui ne professait que peu d'admiration pour Joffre, admettait cependant que son calme inébranlable et sa volonté farouche au cours des jours les plus sombres de la retraite ont produit des résultats qui font oublier beaucoup des graves erreurs stratégiques qu'il a commises. La santé, chez un général, est évidemment un facteur très important, mais c'est cependant une qualité relative. Nous serions tous, je crois, unanimes à préférer un Napoléon malade de notre côté plutôt que plusieurs de ses adversaires bien portants. Un grand esprit peut habiter un corps frêle, ainsi que Wolfe et certains autres nous l'ont prouvé. Marlborough, au cours de ses grandes campagnes, aurait été déclaré inapte par beaucoup de commissions médicales modernes.

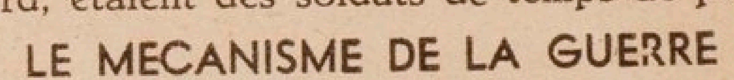
Nous voici, à présent, à la question controversée de l'âge. Un poète romain de l'antiquité s'est élevé contre le scandale des vieux hommes dans la guerre et dans l'amour. Il est cependant difficile de déterminer à quel âge un général cesse exactement d'être dangereux pour l'ennemi et un Don Juan pour le sexe d'en face. Hannibal, Alexandre, Napoléon, Wellington, Wolfe et divers autres peuvent être donnés comme exemples que les plus grands lauriers ont, en matière de guerre, été cueillis par des hommes jeunes. D'un autre côté, pourtant, on voit un Jules César ou un Cromwell commencer leur carrière militaire à l'âge de quarante ans. Marlborough était âgé de soixante et un ans quand il accomplit ses plus beaux exploits. La dernière campagne de Turenne, qu'il fit à l'âge de soixante-trois ans, est citée comme sa meilleure et sa plus audacieuse. Moltke, le plus compétent parmi les chefs modernes, se fit connaître à l'âge de soixante-six ans et confirma sa réputation à soixante-dix. Roberts était âgé de soixante-sept ans lorsqu'il se rendit en Afrique du Sud après nos premières désastreuses défaites. Il rétablit la situation en encerclant les Boers et en faisant prisonnier Bloemfontein à Pretoria. Foch, à soixante-sept ans, avait beaucoup de vitalité et d'énergie et faisait preuve d'une grande originalité. Il nous faut, lorsque nous établissons une comparaison avec le passé, tenir compte du fait que les hommes, de nos jours, entrent en service beaucoup plus tard qu'autrefois. Wellington, Wolfe, Moore et Craufurd, par exemple, furent nommés lorsqu'ils avaient environ quinze ans et certains d'entre eux connurent l'action immédiatement après. Il est vraiment impossible de dire ce que valent exactement le dynamisme et l'audace de la jeunesse opposés à la clairvoyance et à l'expérience de l'âge mûr. Si l'esprit mûr continue à être capable de concevoir et d'assimiler de nouvelles idées, de résister à des chocs inattendus et de mettre à exécution des plans à la fois justes et audacieux, son expérience et sa sagesse plus grandes lui donnent l'avantage sur un esprit jeune. Il est, de même, indiscutable qu'un bon jeune général doit normalement battre un bon vieux général et l'abaissement récent de la limite d'âge de nos généraux constitue indubitablement un pas dans la bonne voie, même si cette mesure est destinée à nous faire perdre, de temps en temps, un bon chef.

LES POINTS CAPITAUX

Je ne pense pas devoir beaucoup m'étendre sur les qualités d'un chef. Un homme, quel que soit son degré de science et d'instruction, ne peut être un chef que s'il a les vertus naturelles requises pour cela. Vous connaissez parfaitement quelles sont les qualités que doit avoir un chef. Je parlerai d'elles dans ma seconde conférence. Je me contenterai de mentionner ici les plus essentielles parmi elles.

Un chef doit avoir du caractère, ce qui équivaut à dire qu'il doit savoir ce qu'il veut et avoir le caractère nécessaire pour l'obtenir. Il doit s'intéresser réellement à l'humanité et en avoir une profonde connaissance, les hommes constituant la matière première du métier qu'il exerce. Il doit, et cela est plus important que tout le reste, posséder ce que l'on appelle couramment l'esprit de combat, la volonté de vaincre. Vous avez tous rencontré dans vos parties sportives ce type d'homme qui joue de son mieux alors que les choses vont mal pour lui, qui a le courage de revenir à la charge au moment où les apparences le donnent comme battu et qui refuse d'admettre la défaite. Il existe une autre vertu qui, à mon sens, distingue le chef de classe du simple général. Un grand chef doit avoir l'esprit d'aventure, il doit y avoir un joueur au fond de lui. Comme le disait Napoléon : « Si l'art de la guerre consistait à ne courir aucun risque, la gloire serait à la portée des plus médiocres talents. » Napoléon demandait toujours si un général « avait eu de la chance ». Il voulait, par là, demander s'il avait été audacieux. Le général qui se laisse lier par le règlement au point d'en devenir le jouet n'est pas en mesure de gagner une bataille. Notre histoire navale nous fournit un exemple de ce qui peut advenir à un chef qui s'en tient à la lettre du règlement.

Il y a environ cent soixante-quinze ans, un amiral consciencieux, mais en quelque sorte borné, discutait avec chaleur avec son officier d'ordonnance à sa tourelle de commandement, et cela tandis qu'une flotte ennemie croisait à portée, à la merci d'une attaque. Le point que l'amiral mettait un tel zèle à éclaircir était de savoir si les dispositions qu'il comptait ordonner en vue de l'attaque étaient strictement conformes à d'obscures instructions précédemment reçues et émanant des lords de l'Amirauté. Après une longue conversation, son officier d'ordonnance lui déclara que ce qu'il avait l'intention de faire était parfaitement d'accord avec le règlement. Malheureusement, la flotte ennemie avait, entre temps, préféré partir et l'amiral, à son retour à sa base, fut cité devant une cour martiale et fusillé, *pour encourager les autres* (1). Si cette sentence les a encouragés à transgresser les règlements lorsque cela est nécessaire, l'amiral Byng n'est pas mort en vain. C'est en temps de paix que les règlements et la routine prennent de l'importance et que les qualités d'audace et d'originalité d'un chef sont gênées. Il est intéressant de noter combien peu quelques-uns de nos meilleurs généraux, Cromwell, Marlborough, Wellington et leurs lieutenants, Graham, Hill, Craufurd, étaient des soldats de temps de paix.

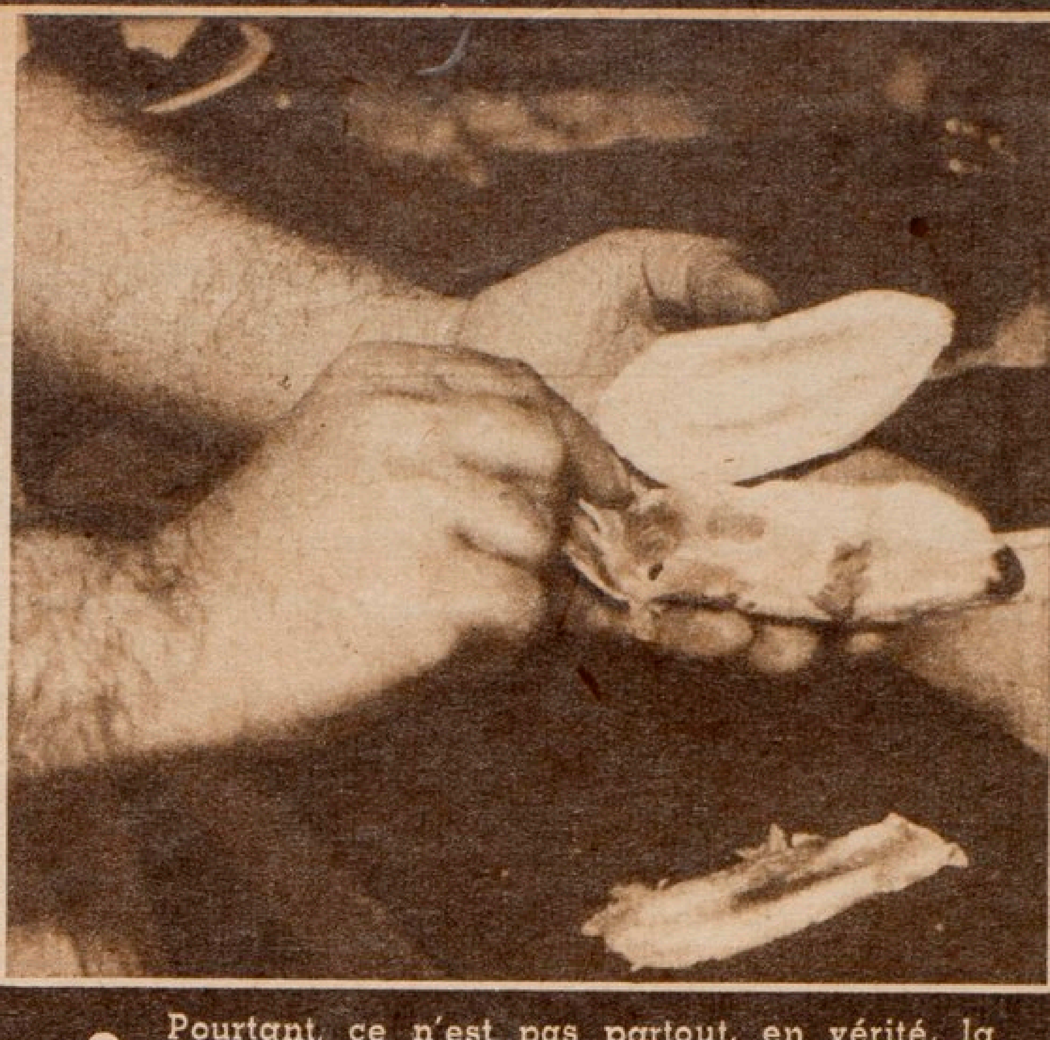


LE MECANISME DE LA GUERRE

Nous avons traité jusqu'ici des qualités physiques et morales d'un général. Jetons, à présent, un coup d'œil sur ses qualités mentales. La plus importante parmi celles-ci est ce que les Français appellent *le sens du praticable* (1), et que nous appelons, nous, le bons sens, la connaissance de ce qui est possible et de ce qui ne l'est pas. Cette qualité doit être basée sur une grande connaissance du mécanisme de la guerre, c'est-à-dire de la topographie, du mouvement et du ravitaillement. Ce sont là les bases réelles de la science militaire, et non la stratégie et la tactique, comme d'aucuns le pensent. Ce n'est pas le manque de connaissance des principes de la stratégie, mais celui des principes du mouvement militaire et de l'administration qui met dans l'erreur ce que nous appelons généralement les stratèges amateurs. Les prin-

(Lire la suite en page 15)





1 Le Caire, nous racontait l'autre jour ce gros restaurateur à la mine réjouie, consomme quelque 100.000 sandwiches par jour ! Le pain — un pain bien petit ! — est préparé dans des boulangeries spécialisées qui travaillent presque exclusivement pour compte des marchands de sandwiches. Des masses de petits pains appétissants sortent du four et prennent rapidement le chemin des boutiques, où ils sont débités à doses massives, pourrait-on dire. Les grands vendeurs de sandwiches possèdent, d'ailleurs, leurs propres fours, car ils préfèrent ne pas laisser une marge de bénéfices au boulanger professionnel qui, nous a-t-on dit, vend ses petits pains un millième et demi pièce. Le Caire a adopté des petits pains uniformes. Partout c'est le même pain beurré qu'on vous offre...

2 Pourtant, ce n'est pas partout, en vérité, la même chose, car, en définitive, il y a « l'assaisonnement ». Certains établissements débitent des produits frais. La dinde, le roastbeef, le jambon, la mortadelle, le fromage ou la mayonnaise — car vous avez l'embarras du choix ! — sont de bonne qualité et préparés avec soin. D'autres — ceux dont la clientèle est généralement moins nombreuse — ne sont pas aussi méticuleux et vous courez alors, à tout moment, le risque de vous empoisonner. Mais dans les deux cas, la garniture du sandwich est d'une finesse — dans le sens propre du mot — assez étonnante. Les marchands ont une façon de détacher des dindes ou des jambons des morceaux tellement fins qu'on pourrait bien les confondre avec du papier à cigarette...

"ON VA PRENDRE UN SANDWICH?"

Savez-vous comment est né le sandwich, ce mot international adopté par l'univers entier ?

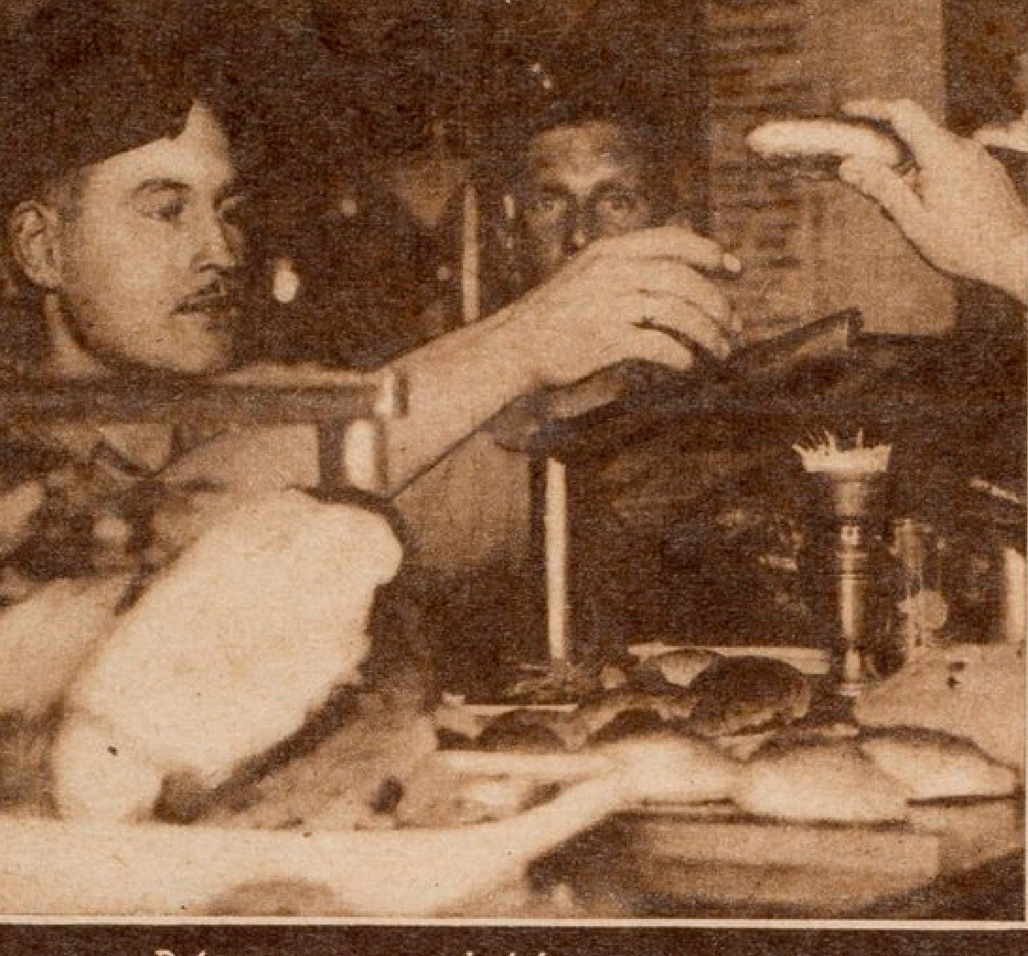
Un soir, le comte Sandwich, jouant aux cartes dans un club de Londres, eut faim. Il commanda du pain et de la viande froide. Mais pris par le jeu, et ne voulant pas lâcher les cartes pour dîner, il plaça la viande entre deux tranches de pain. L'idée était simple, mais encore fallait-il la trouver...

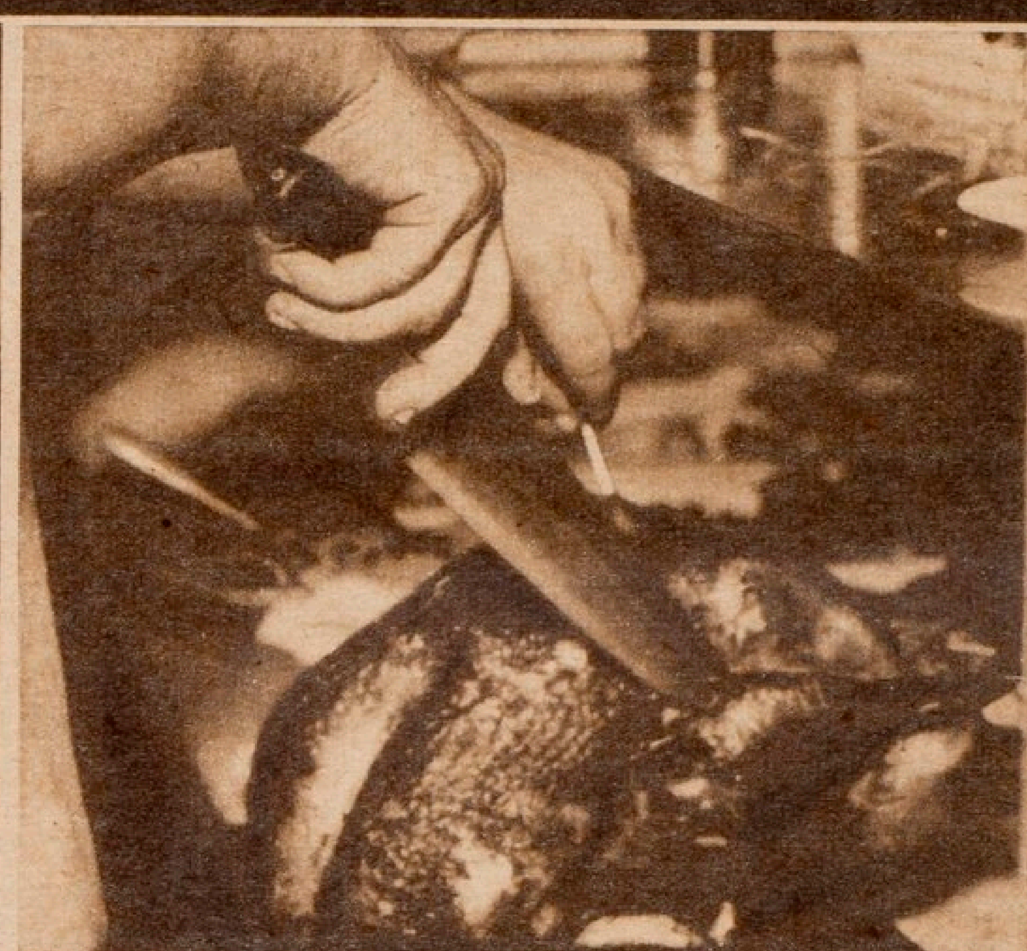
L'exemple du comte Sandwich fut suivi par tous les membres du club, qui donnèrent le nom du lord à sa découverte.

Le Caire, Alexandrie dînent de sandwiches.

« On va prendre un sandwich ? » C'est une question que l'on entend partout, le soir, à l'heure du cinéma. Le sandwich a fait la fortune de ceux qui nourrissent les gens de pain. Car, alors que chez vous vous mangez un mets consistant avec du pain, chez le marchand de sandwiches, vous vous remplissez l'estomac de pain « assaisonné » d'une tranche ultra-fine de viande, de fromage, de jambon, d'une saucisse ou de quelques crevettes...

Mais si les « sandwiches-bars » ont, de tout temps, été très fréquentés, ils connaissent, aujourd'hui, une popularité à nulle autre pareille, par suite de la présence en Egypte de ces grands mangeurs de sandwiches et buveurs de bière que sont les membres des diverses forces expéditionnaires impériales. Ils ont fait pousser, comme des champignons, les « bistros »...

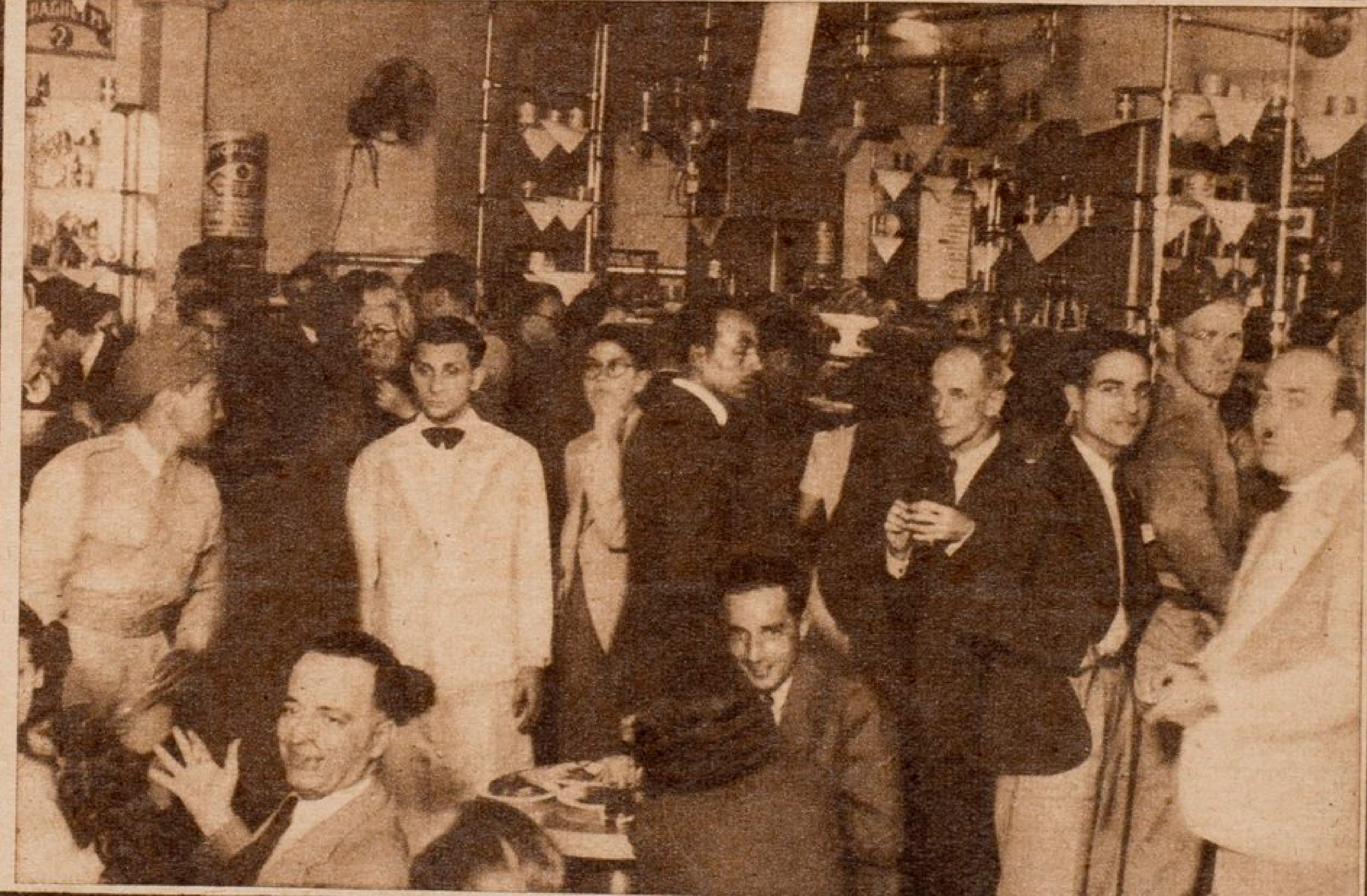




3 Préparer un sandwich est un art, un art qui relève de la dextérité. Couper le petit pain n'est pas aussi facile que l'on pourrait croire. Car il faut le sectionner par le milieu et d'une façon nette. Ensuite, il y a l'opération du « beurrage ». Là, alors, on entre dans le domaine de la magie ou plutôt du « gala-gala », pour lui donner son appellatif local. C'est avec plaisir que vous voyez le barman beurrer votre tranche de pain. Mais si vous avez la curiosité de l'ouvrir — une fois votre petit pain en main — vous vous rendez compte que de beurre il n'y a, sur votre sandwich que d'infimes soupçons ! La même opération de prestidigitation est à la base de la garniture : il vous semble qu'un grand morceau de viande est placé dans le petit pain, mais ouvrez-le...

4 Pourtant la clientèle est nombreuse. Une bière et quelques sandwiches et l'on croit qu'on est nourri. Votre médecin vous dira le contraire. Mais qui pense au médecin lorsqu'on a faim, lorsqu'on est pressé et qu'il s'agit de ne pas regagner son domicile pour dîner ? Trois sandwiches et un verre de bière, voilà en quoi consiste, très souvent, le repas du soir. Et le public mange d'une façon irraisonnée et peu saine, car on avale — littéralement — de grandes quantités de pain avec de la viande, des saucisses, des sardines, du thon ou des anchois, sans se rendre compte que ce désordre nuit à la santé. Mais qu'importe ! Le cinéma n'attend pas, la petite amie non plus. Dans certains établissements, cependant, il est permis de tabler et alors on déguste vraiment le sandwich.





5 Nul n'apprécie mieux l'atmosphère spéciale des « sandwiches-bars » que les « boys » des forces impériales britanniques. Dans ces boutiques, ils sont parfaitement « at home ». Ils se lient vite d'amitié avec patrons et garçons. Tous s'appellent George ou Charlie et tous sont d'excellents clients. Si le dîner de l'employé, du clerc d'avocat, ou du vendeur de grand magasin, consiste en trois sandwiches et un verre de bière, il faut trois fois ce nombre, tant en aliments solides que liquides, pour nourrir un « tommy ». Celui-ci prenant rapidement l'air de la maison n'hésite pas, parfois, pour s'amuser, à troquer son uniforme contre le veston du garçon, dans le but de mieux servir les camarades. Les sandwiches, dans ce cas, sont préparés à l' « anglaise », c'est-à-dire abondamment garnis. Le patron regarde d'un œil douloureux ce gaspillage de bonne nourriture, mais il faut bien contenter les manies des clients. Et, en commerçant avisé, pour garder la bonne clientèle des forces combattantes, il sourit... jaune, mais qu'importe... L'essentiel est que les « tommies » s'amusent et qu'ils paient ! Et en fait de paiement ils sont d'une générosité extrême. Les garçons qui les servent, assez mal d'ailleurs, encaissent des pourboires très généreux.

6 La grande foule, la foule immense, anonyme, qui se nourrit de sandwiches afflue tous les soirs dans les nombreux établissements qui ont choisi comme quartier général le triangle qui va de la rue Emad-el-Dine, à travers la rue Fouad, pour aboutir rue Soliman pacha. Tous les jours, des dizaines de milliers de gens entrent et sortent, se nourrissent et sont satisfaits. A certaines heures, surtout celles qui précèdent les représentations cinématographiques, les comptoirs des marchands de sandwiches sont littéralement pris d'assaut. Dans le bon vieux temps, c'est-à-dire avant la guerre, le garçon servait les clients d'abord et encaissait ensuite. Il pouvait les surveiller. Mais aujourd'hui, alors que tout le monde vit d'une façon saccadée, alors que des milliers de militaires fréquentent les établissements publics, il faut payer d'avance, toute surveillance étant, désormais, impossible. La coutume d' « aller prendre un sandwich » s'est déjà implantée chez les habitants des grandes villes d'Egypte. Un repas sur le pouce est commode, certes, mais attention aux maux d'estomac. Il faut croire néanmoins que les estomacs de nos concitoyens sont solides, puisque les « sandwiches-bars » continuent à « pousser » à tous les coins de rues.

ENTRE L'AMERIQUE ET L'EUROPE

Les attaques allemandes contre la Yougoslavie et la Grèce ont constitué les premi... res offensives du printemps d'Hitler. Qu'il soit parvenu à vaincre ces deux courageu... ses nations ne signifie pas encore qu'il a gagné ou même qu'il gagnera la guerre, ... déclaré M. Roosevelt. Le Führer le sait d'ailleurs très bien. Il sait également que pour avoir une chance sérieuse, il lui faut gagner la bataille de l'Atlantique qu'il prépare fiévreusement.

Dans cette grande bataille, quelles sont les chances de l'Allemagne de couper l'Angleterre de l'Amérique? Comment parviendra-t-elle à fermer la route qu'utilise actuellement la flotte britannique?

LA ROUTE DU NORD, FACTEUR ESSENTIEL DE LA VICTOIRE

Il y a quelques jours, M. Roosevelt d'abord, et M. Churchill ensuite, parlèrent de la bataille de l'Atlantique. Les deux hommes d'Etat furent d'accord pour déclarer que de cette bataille se dessinefait probablement le sort définitif de la guerre. D'autre part, l'Allemagne met tout en œuvre pour activer ses positions d'attaque dans l'océan qui sépare le vieux monde du nouveau.

Cette grande bataille où sera-t-elle livrée? Comment les forces navales de l'Axe comptent-elles détruire la flotte britannique et empêcher que l'aide américaine n'arrive à bon port? Quelles sont les bases navales et aériennes sur lesquelles l'Axe et les Alliés peuvent respectivement compter? Un rapide examen de la principale route, dite du Nord, et qui mène des Etats-Unis en Grande-Bretagne et vice versa, nous donnera un aperçu sur les lieux qui seront le prochain théâtre de la guerre.

LA ROUTE DU NORD

Les navires quittant l'Amérique chargés d'armes et de munitions destinés à l'Angleterre utilisent de plus en plus le trajet suivant : New-York-Labrador-Groenland-Islande-les Feroë (îles danoises occupées par les Anglais)-les Shetland-Grande-Bretagne.

Pour arriver donc à bon port, les navires britanniques ont un besoin vital de ces diverses escales, où ils peuvent se ravitailler et être réparés en cas de besoin. La possession de ces escales présente également d'autres avantages vitaux, parmi lesquels il faut ranger, notamment, la possibilité d'installer des bases aériennes et celle de pouvoir exercer la surveillance sur les allées et venues de la flotte ennemie.

Enfin, la possession de ces bases équilibre le plateau stratégique, c'est-à-dire oppose à la possession par l'Allemagne des ports norvégiens, hollandais, belges et français celle d'une chaîne d'îles dont la collaboration permet à l'Amirauté de tenir en échec les manœuvres de l'ennemi.

Voyons d'un peu plus près l'importance de cette chaîne.

L'ISLANDE

Le 10 avril 1940, les Allemands envahirent le Danemark. L'Angleterre ne devait pas tarder à réagir, car un mois après, jour pour jour, elle s'installa en Islande. Les Allemands marquèrent le coup, mais, à l'époque, ne protestèrent pas, peu désireux qu'ils étaient de montrer à leur opinion publique l'atout que venait d'acquérir la Grande-Bretagne.

Ce silence persista jusqu'il y a quelques semaines, lorsque, brusquement réveillée, la Wilhelmstrasse diffusa la note de protestation que voici :

> « Par suite de l'occupation, contraire au droit des gens, de l'île danoise de l'Islande par des troupes anglaises, on essaie de nouveau de se servir de l'Islande comme d'un point d'appui pour les navires briseurs de blocus se rendant en Angleterre. Ce fait contraint l'Allemagne à comprendre l'Islande dans la zone de ses opérations contre l'Angleterre. »

Cette note inspire au lecteur attentif trois réflexions :

a) l'aveu allemand que le blocus est de plus en plus efficace ;

b) le fait d'insinuer que l'Angleterre a occupé l'Islande d'une façon arbitraire ;

c) l'aide américaine.

L'occupation anglaise de l'Islande est si peu arbitraire qu'elle est devenue effective après des négociations entamées librement avec le chef du gouvernement islandais, AVANT que la Gande-Bretagne n'occupât l'île. Et puisque nous sommes dans le domaine des contre-vérités, rétablissons une erreur, par ailleurs assez commune : l'Islande n'est pas une île danoise. Depuis 1908, date où son indépendance a été reconnue, l'Islande est un Etat indépendant, qui a des attaches avec le Danemark — attaches librement acceptées. La meilleure preuve de cela, c'est que le souverain du Danemark, qui a été choisi par l'Islande comme roi, porte le titre de « roi de l'Islande ».

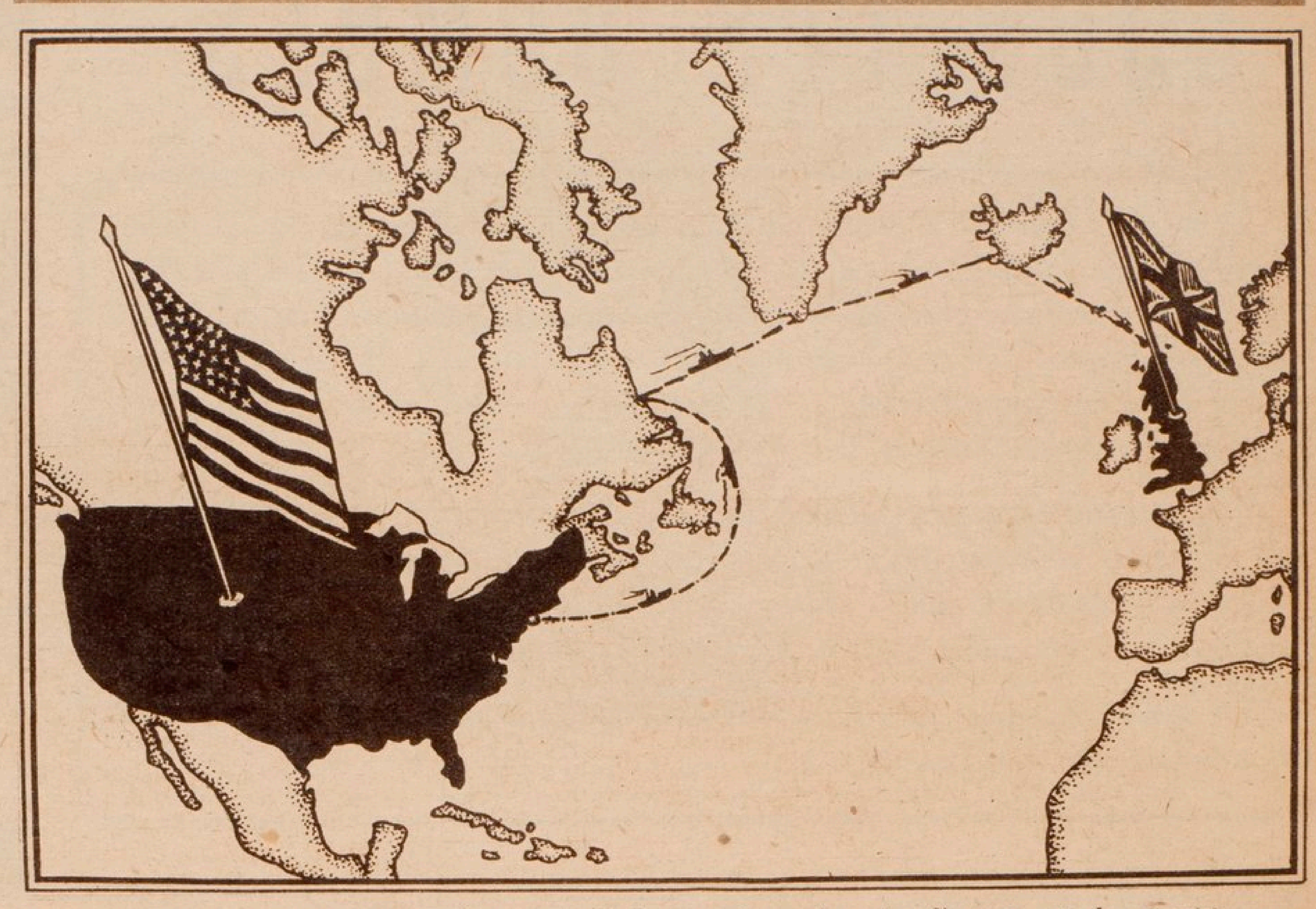
L'île a, en outre, un gouvernement autonome et un Parlement, l'« Althing », qui, tous deux, s'occupent, à l'exclusion de tous autres, des affaires intérieures du pays.

Pour accentuer son indépendance complète, depuis que l'Allemagne a occupé le Danemark, le Parlement islandais a voté les deux résolutions suivantes :

1. Etant donné que la situation créée rend impossible à Sa Majesté le Roi d'Islande d'exercer le pouvoir royal qu'il tient de la Constitution, l'« Althing » déclare que le gouvernement d'Islande se voit confier, pour le moment, la direction du dit pouvoir.

2. Etant donné que, dans la situation créée, le Danemark qui est chargé des affaires étrangères d'Islande, selon l'article 7 de l'acte de l'Union dano-islandaise, ne peut pas non plus procéder aux inspections des pêcheries à l'intérieur des eaux territoriales islandaises, l'« Althing » déclare que l'Islande prend, pour le moment, la charge des dites affaires.

Cela pour l'occupation anglaise et l'affirmation erronée que l'Islande est une île danoise. Reste le plus important : l'aide américaine à travers la base islandaise, qui, avec le Groenland, est l'escale la plus importante de la route maritime Europe-Amérique.



Voici la route, dite du Nord, qu'empruntent les navires chargés d'armes et de munitions se rendant d'Amérique en Angleterre. Elle va de New-York au Labrador, Groenland, Islande, îles Feroë, les Shetland, puis l'Angleterre.

Pour en terminer avec l'Islande, mentionnons que, selon certains journaux étrangers, la Grande-Bretagne a envoyé dans cette île près de 80.000 hommes, composés d'Anglais et de Canadiens — et cela sans compter les marins et les aviateurs.

LE GROENLAND

Le Groenland, selon le speaker de la radio berlinoise, aurait été occupé, récemment, par l'Allemagne, dans sa partie Nord. Commentant cette information, la radio de Londres a dit que cette affirmation était encore sujette à caution, car aucune source n'a confirmé la nouvelle.

Habitée par les Groenlandais ou Esquimaux, cette immense île (qui ne mesure pas moins de deux millions et demi de kilomètres carrés!) est séparée de l'Islande par le détroit du Danemark. Politiquement, le Groenland est une possesion danoise, bien que très peu de Danois se soient résignés à venir habiter cette île au climat excessivement rigoureux.

Autant que la Grande-Bretagne, l'Amérique est soucieuse, en ce moment, de la position stratégique que cette île confère à la route Europe-Amérique. Les Etats-Unis ne verraient pas d'un œil favorable une installation allemande au Groenland. Ainsi que le président Roosevelt l'a déclaré à propos d'autres territoires, les Etats-Unis s'opposent à tout changement du *statu quo ante*.

Après l'Islande, le Groenland vient second par ordre d'importance comme escale sur la route Europe-Amérique. Surtout depuis que les Etats-Unis ont décidé de livrer leurs gros avions par la voie aérienne, dont le trajet est le même que celui qu'empruntent les navires. Mais, pour l'aviation, la possession de cette base est encore plus vitale que pour la marine, car, en se ravitaillant au Groenland, les avions américains peuvent joindre d'un seul coup d'aile l'Islande.

Il n'est pas impossible que les Allemands aient tenté ou tenteront de prendre pied au Groenland, s'il faut se baser sur la tentative qu'ils ont faite, le 9 février dernier, en Islande, où ils avaient envoyé une grande force aérienne, pour tenter d'anéantir la garnison et l'aérodrome anglais. Mais tout comme en Islande, la Grande-Bretagne veille...

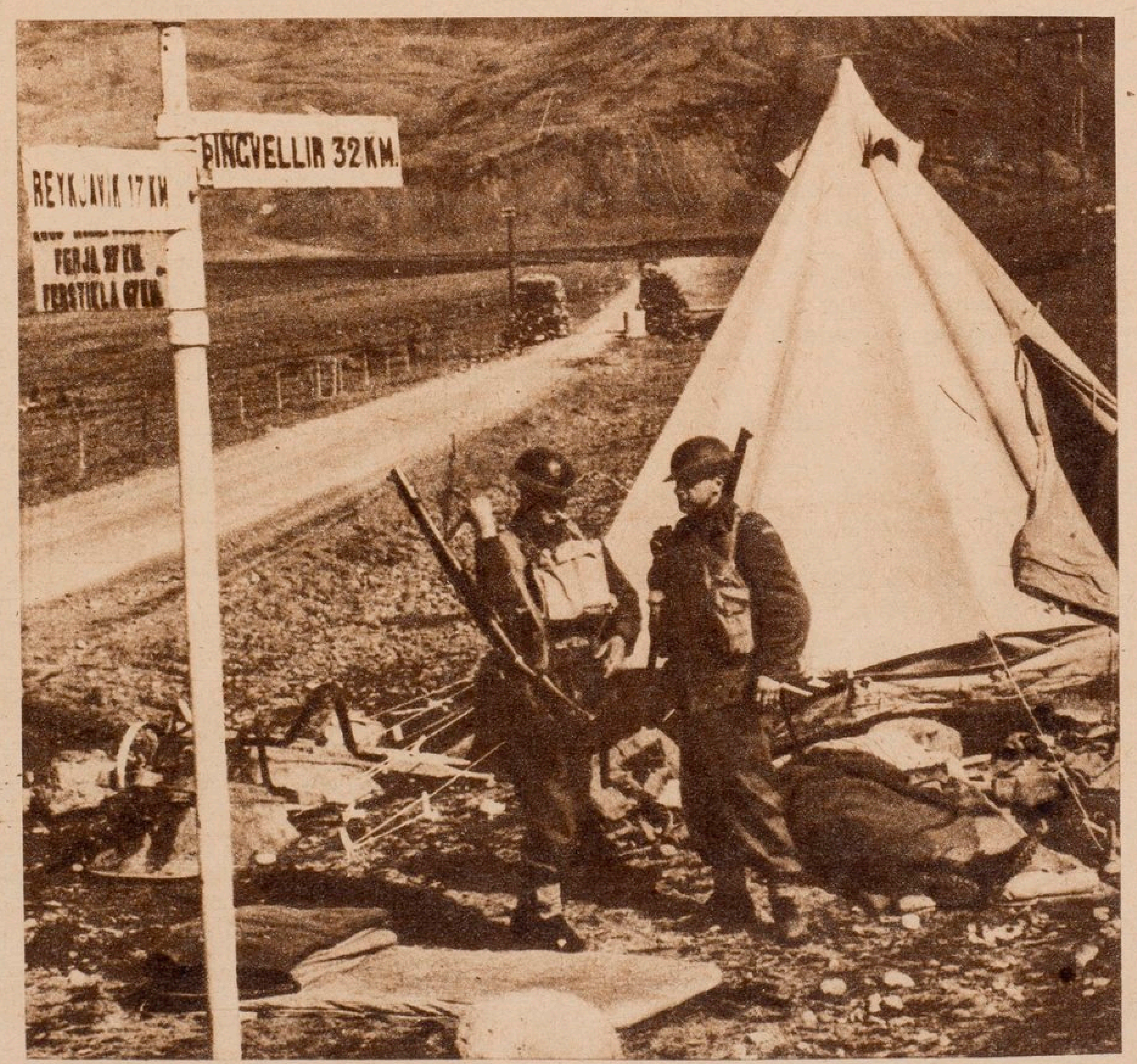
* * *

La bataille de l'Atlantique devient de plus en plus violente. Hitler regarde approcher, avec appréhension, l'heure où les Etats-Unis entreront en guerre. Et il sait fort bien qu'à ce moment-là, grâce à la chaîne New-York-Terre-Neuve-Groenland-Islande-les Feroë-les Shetland, il n'aura plus beaucoup de chance de gagner la bataille de l'Atlantique.

Dans les prochains jours de la guerre, tous les regards vont se tourner vers l'intense lutte intercontinentale qui se dessine.

L'Islande, le Groenland, Terre-Neuve, aussi bien que le Labrador, les Feroë et les Shetland vont jouer un rôle immense. A dessein, nous ne mentionnons pas les Açores et Madère, car il est encore trop tôt pour émettre des hypothèses sur la façon dont les évènements tourneront de ce côté-ci de l'Atlantique.

Une seule chose, néanmoins, apparaît comme certaine : la bataille de l'Atlantique, selon les données stratégiques et militaires que l'on possède, devra tourner en faveur de l'Angleterre. Car si sur terre Hitler peut collectionner des victoires, grâce à sa préparation minutieuse et intense, sur mer il trouvera un adversaire préparé depuis longue date à envisager des rencontres avec des ennemis éventuels.



Des troupes britanniques et canadiennes occupent l'Islande depuis que l'Allemagne s'est emparée du Danemark. C'est avec le consentement des autorités et pour défendre l'Islande que des forces impériales y ont débarqué. L'Islande constitue un chaînon important dans la ligne de communications entre l'Angleterre et les Etats-Unis.

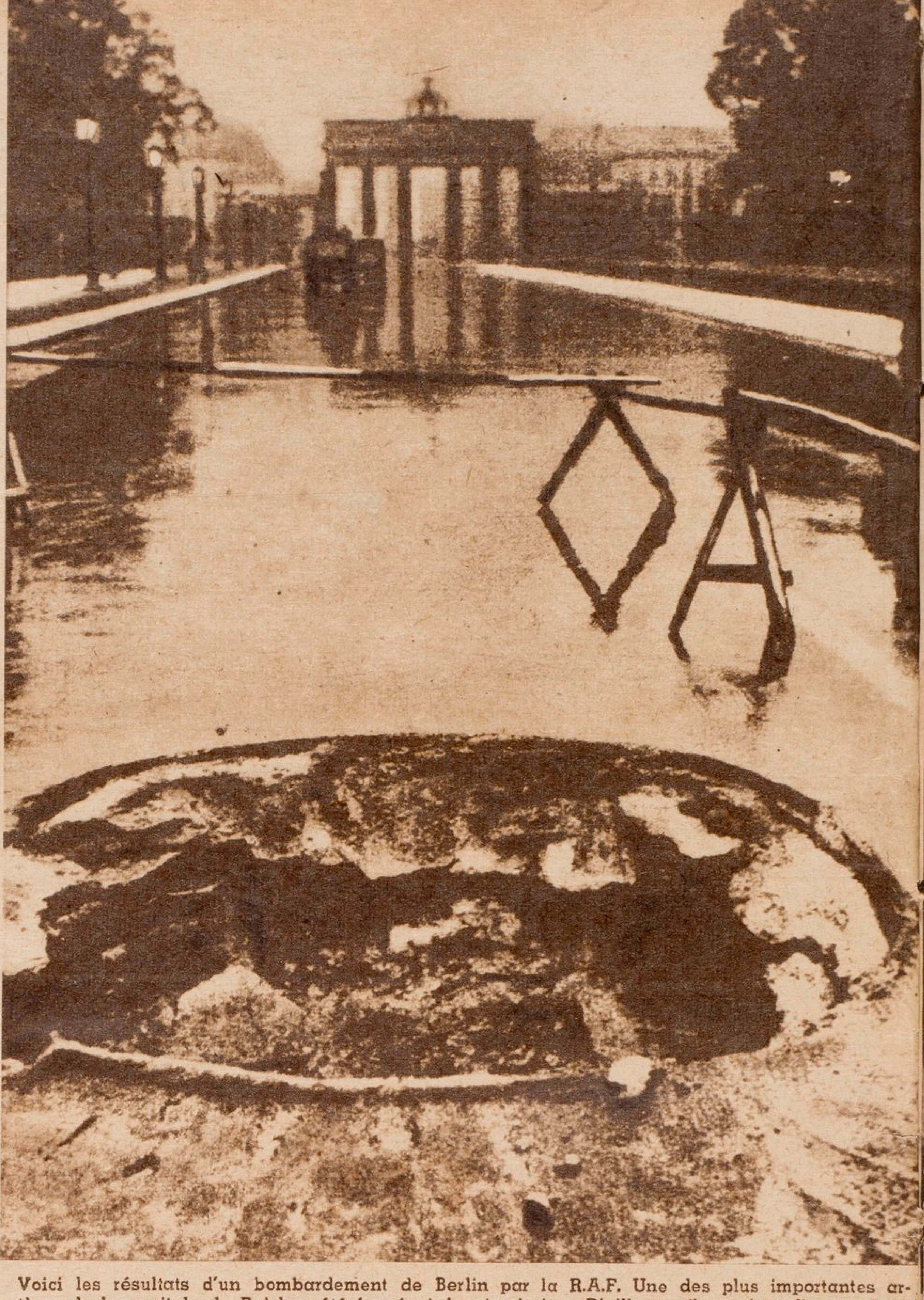
TEMOIGNAGE D'UN JOURNALISTE AMERICAIN

BERLIN SOUS LES BOMBES

Le dernier courrier d'Amérique nous apporte un article de M. William L. Shirer, qui fut le speaker de la « Columbia Broadcasting System », à Berlin. Très connu aux Etats-Unis, les informations qu'il transmettait de Berlin étaient diffusées par d'innombrables postes américains. M. Shirer, sur les instances d'une grande revue américaine, a bien voulu publier ses notes, qui s'arrêtent à décembre, date de son départ de Berlin.

Depuis cette époque, les choses ont énormément changé. La R.A.F. semble de moins en moins encline à ménager un adversaire inhumain. Mais, malgré cela, les notes de M. Shirer présentent un vif intérêt, car ce sont les premières qu'un témoin direct et bien informé ait rapportées d'Allemagne.

De ces notes, nous avons extrait ce qui nous a paru le plus susceptible d'intéresser nos lecteurs.



Voici les résultats d'un bombardement de Berlin par la R.A.F. Une des plus importantes artères de la capitale du Reich a été fermée à la circulation. D'ailleurs, il est interdit aux journalistes étrangers de s'approcher des quartiers bombardés, même longtemps après le bombardement. Les Allemands font de tout pour cacher l'étendue des dégâts occasionnés par la R.A.F.

A Berlin, les raids aériens britanniques sont pris très au sérieux. Néanmoins, à l'hôtel Adlon, où j'habitais, les Américains préféraient risquer la mort dans leur lit, plutôt que de descendre dans l'abri. Ceci ne dura pas longtemps, car un décret de Gœring annonça que « seules auraient droit à une indemnité les personnes qui auraient subi des dommages pendant qu'elles se trouvaient dans un abri ».

L'hôtel Adlon est le seul endroit de Berlin où il ne soit pas obligatoire de s'abriter. Mais dans le reste de la ville, les quelque quatre millions et demi d'habitants sont obligés de rejoindre un abri, dès que la sirène d'alarme se fait entendre.

Les véritables dictateurs de ces abris sont les « Hauswarte » (concierges) dont l'autorité sur les habitants est reconnue officiellement. Très souvent, la dictature de ces concierges dure de neuf heures du soir à cinq heures du matin. Il ne serait par exagéré de dire que ces « Hauswarte » sont, à l'heure actuelle, les hommes les plus détestés de Berlin, car leur façon d'agir exaspère tous ceux qui sont « confiés » à leur autorité. Ainsi, par exemple, ils ont strictement défendu aux présents de converser, sous prétexte qu'en ce faisant le volume d'oxygène consommé dépasse celui auquel chacun a normalement droit. Devant les multiples plaintes, Gœring mit fin à cette interdiction. D'autre part, les concierges ne permettent pas que l'on fume.

HUMOUR...

Le Dr Gœbbels, se rendant compte que la vie dans les abris minait le moral des Berlinois, fit publier par presque tous les journaux des caricatures qui, en principe, devaient représenter avec humour « la vie dans les abris ». Mais il faut croire que le chef de la défense antiaérienne n'était pas au courant de cela, car un beau matin il communiqua une note aux journaux, par laquelle il conseillait à tout le monde de se coucher vers les huit heures, afin de gagner quelques heures de sommeil, avant l'arrivée des bombardiers de la R.A.F.

Dès le lendemain de la publication de cette note, une anecdote faisait le tour de Berlin. La voici : « Ceux qui ont suivi le conseil de se coucher à huit heures arrivaient à l'abri, aussitôt l'alerte donnée, en disant « Bonjour » ; les autres disaient « Bonsoir » ; et les troisièmes, enfin, lançaient, dès leur entrée, un tonitruant « Heil Hitler », ce qui prouve qu'ils dormaient depuis des années...

Il est inutile d'ajouter que la Gestapo cherche encore l'auteur de cette plaisanterie...

LES ABRIS LAISSENT A DESIRER

Berlin ne compte que quelques grands abris publics, et quelques abris vraiment bien aménagés. Les autres sont construits de façon telle que leurs fenêtres sont au même niveau que la rue, ce qui fait qu'une bombe n'aurait aucune difficulté pour y pénétrer. Ce qui est plus étonnant encore, c'est l'absence — ou presque — des sacs de sable. On peut compter sur les doigts ceux qu'on rencontre. Evidemment, les musées en possèdent des tas, car les Allemands tiennent à conserver leurs trésors artistiques. L'ambassade américaine, elle aussi, a empilé un grand nombre de sacs devant ses portes et fenêtres. D'ailleurs, l'abri de l'ambassade est un des meilleurs de Berlin ; on le compare, même, à celui d'Hitler lui-même. Les ministères les plus importants manquent, eux aussi, de sacs de sable. Si l'on disait que des milliers d'immeubles n'ont pas d'abris, on serait difficilement cru. Et pourtant, c'est la stricte vérité. Ainsi, j'ai vu d'innombrables personnes courir se terrer dans les abris publics, qui, très souvent, ne sont que des tranchées découvertes.

Je disais, plus haut, que l'abri d'Hitler était magnifique. Il l'est, en effet, car jamais une bombe, si puissante fut-elle, ne pourrait tuer le Führer dans cet abri, même si toute la Chancellerie devait s'écrouler, car l'abri possède un immense souterrain qui permet à ses occupants de déboucher à plusieurs centaines de mètres de la porte d'entrée.

Si l'abri d'Hitler est le meilleur de toute l'Allemagne, les abris destinés aux Juifs sont les pires. D'ailleurs, on pourrait même dire qu'ils n'en ont pas, car, en principe, tous les abris sont exclusivement réservés aux « Aryens ». Parfois, on leur permet de s'abriter dans une seule pièce (il s'agit, évidemment, des habitants de l'immeuble, ou des passants) contiguë à l'abri principal. Mais il faut ajouter que cette pièce n'existe pas toujours. S'il n'y a qu'une seule cave dans l'immeuble, elle est destinée aux « Aryens », et les Juifs n'ont pas le droit d'y entrer. Néanmoins, on leur permet de se réfugier près de la cage de l'ascenseur, ce qui, par parenthèse, ainsi que l'ont démontré les experts, est l'endroit le plus dangereux de l'immeuble, si jamais une bombe tombait à proximité de la porte d'entrée.

UNE VISITE INATTENDUE...

Gœring avait prétendu que jamais la capitale du Reich ne pourrait être atteinte par les bombes ennemies. Les premiers mois de la guerre semblaient, d'ailleurs, lui donner raison, car la R.A.F. n'avait pas effectué la moindre petite visite sur Berlin.

L'affirmation du gros maréchal fut corroborée par les nombreux hommes d'Etat qui avaient visité Berlin, et qui ne furent jamais les témoins d'un raid aérien. Il va de soi que, de retour dans leurs pays respectifs, ils firent des rapports disant que Berlin ne « pouvait » pas être bombardé.

Un soir, le comte Ciano, envoyé à Berlin par son beau-père, était fêté par Gœbbels et d'autres pontifes du régime, à l'hôtel Adlon. Soudain, les sirènes retentirent et le mari d'Edda dut passer jusqu'à quatre heures du matin dans l'abri de l'hôtel...

Quand Molotov vint à Berlin, les milieux dirigeants et même l'homme de la rue s'attendaient à la visite de la R.A.F. Le premier soir, une grande réception devait être offerte au visiteur russe, réception à laquelle toutes les « grosses huiles » du régime — sauf Hitler — devaient assister. Je me rappelle fort bien la nervosité qui, ce jour-là, régnait à la Wilhelmstrasse. On avait une peur bleue que les aviateurs anglais ne vinssent transformer la réception en fiasco. Mais ces derniers, décidément discrets, s'abstinrent. Ce n'est que le lendemain, alors que la soirée battait son plein à l'ambassade soviétique, qu'ils arrivèrent sur la capitale. Gœring avait donné des instructions pour qu'on le prévînt aussitôt que les avions britanniques auraient été signalés sur l'Allemagne, afin que les invités eussent eu le temps de quitter l'ambassade, avant l'arrivée des bombardiers sur Berlin. Mais il faut croire que les ordres ne furent pas exécutés, car, soudain, on entendit les sirènes. Invité à descendre dans l'abri, Molotov refusa. Il se posta derrière une fenêtre, afin d'essayer de suivre le « travail » des aviateurs britanniques. Ces derniers, très « gentlemen », se gardèrent bien de lancer la moindre petite bombe sur l'ambassade, et même aux alentours. Et quand l'alerte fut passée, Gœring et les officiels respirèrent, car il eut été vraiment catastrophique que Molotov fût tué à Berlin.

DIFFERENCE DE METHODES...

Quand la Luftwaffe attaque une ville, elle ne se soucie pas de savoir si ses bombes tombent sur des civils ou sur des objectifs militaires. On peut même affirmer que selon la doctrine de la guerre « totale » leur bombardement sans aucune discrimination est volontaire. Les Anglais, eux, ne recherchent que des cibles dont la destruction est susceptible d'affaiblir le potentiel de guerre de l'ennemi. C'est sans doute à ces raisons que les Berlinois doivent de n'avoir pas été attaqués avec férocité. Je puis affirmer que, jusqu'à mon départ de Berlin, les Anglais n'ont effectué aucune attaque préméditée sur le cœur de la ville. Il eut été difficile pour le journaliste, si curieux et tenace fut-il, de découvrir plus de quelques rares immeubles atteints, et encore devrait-on ajouter : par pur accident.

Si les Britanniques ne bombardaient pas la ville, ils ne se gênaient nullement, par contre, pour pilonner impitoyablement les usines situées dans la banlieue berlinoise. Il est évident que les Anglais bombardaient également les usines situées à Berlin même, mais qui ne comprendrait pas cela ? Surtout quand on saura que parmi ces usines, logeant au nord-ouest de la ville, se trouvent la grande usine d'électricité « Siemens » et les fabriques « Heinkel » et « Henschel », grands centres de la production aéronautique allemande.

Pour terminer avec Berlin, on peut affirmer, sans aucun risque d'être démenti, que les Anglais n'ont jamais essayé de bombarder les quartiers résidentiels, ou d'affaires, de la ville. On peut également affirmer qu'ils n'ont jamais lancé des bombes sur les mêmes genres de quartiers dans *aucune ville* allemande.

On peut citer un exemple très édifiant à ce sujet. Le 8 novembre, Hitler devait prononcer un discours dans la fameuse brasserie de Munich, qui avait connu ses débuts d'orateur national-socialiste. Ce soir-là, les aviateurs anglais survolèrent la ville, mais au lieu de chercher à atteindre la brasserie, ils préférèrent s'acharner contre la gare et les autres moyens de communication. Disons, à titre purement documentaire, que la gare est située assez près de la brasserie...

« NOUS MOURONS DE SOMMEIL... »

Ainsi ne cessent de clamer les industriels, dont les usines sont les cibles des bombes ennemies. Ne pouvant abandonner leurs usines durant la semaine, ces industriels viennent régulièrement, tous les samedis, à Berlin, afin de pouvoir dormir, enfin, tranquillement. Je dois avouer que lorsque je voyais des pancartes, à la porte de leurs chambres, disant : « ne dérangez pas s.v.p. », je ne pouvais pas m'empêcher de rire...

Venir dormir à Berlin est une commodité que peuvent s'offrir les patrons. Mais, pour ce qui est des ouvriers, il en va tout autrement. Ces derniers — et surtout ceux qui travaillent pour la défense nationale — meurent littéralement de sommeil.

Mais bien qu'ils aient dû passer la nuit, sans dormir, dans un abri, ils doivent se trouver, le lendemain, à l'heure fixée, à leurs postes. Ils travaillent douze heures par jour, sans avoir de congé hebdomadaire. Il faut croire que leur capacité de rendement a tellement baissé que les milieux officiels, émus, ont décidé que l'ouvrier ne travaillerait plus, désormais, que dix heures par jour, et qu'il aurait un jour de congé par semaine.

Ce manque de sommeil est un problème qui préoccupe très sérieusement les autorités. Malheureusement, comme les ouvriers spécialisés ne courent pas les rues, il est très difficile de constituer des équipes de roulement. D'autre part, il s'est avéré que les dirigeants des usines sont affectés, eux aussi, par ce manque de sommeil, et que leur façon de diriger laisse, assez souvent, beaucoup à désirer.

COMMENT ON ECRIT L'HISTOIRE...

Les premières fois que Berlin fut bombardé, les autorités avaient mis à la disposition des journalistes américains des « guides », appartenant au ministère de la Propagande. Seulement, il va de soi que l'on ne montrait uniquement les endroits légèrement atteints. Lorsque les bombardements ennemis se firent plus fréquents et plus sévères, non seulement ces tournées avaient cessé, mais il nous fut interdit de câbler nos articles sans l'autorisation de la censure. Et cette dernière ne laissait jamais passer, au sujet des bombardements, que ce qu'avait dit le communiqué officiel, c'est-à-dire presque rien.

La meilleure preuve que ces communiqués sont truqués réside dans le fait que, parfois, ils disaient : « Hier soir, l'ennemi n'a pas survolé Berlin ». Or, il fallait être vraiment doué de surdité, ce soir-là, pour ne pas avoir entendu distinctement le ronronnement des moteurs anglais...

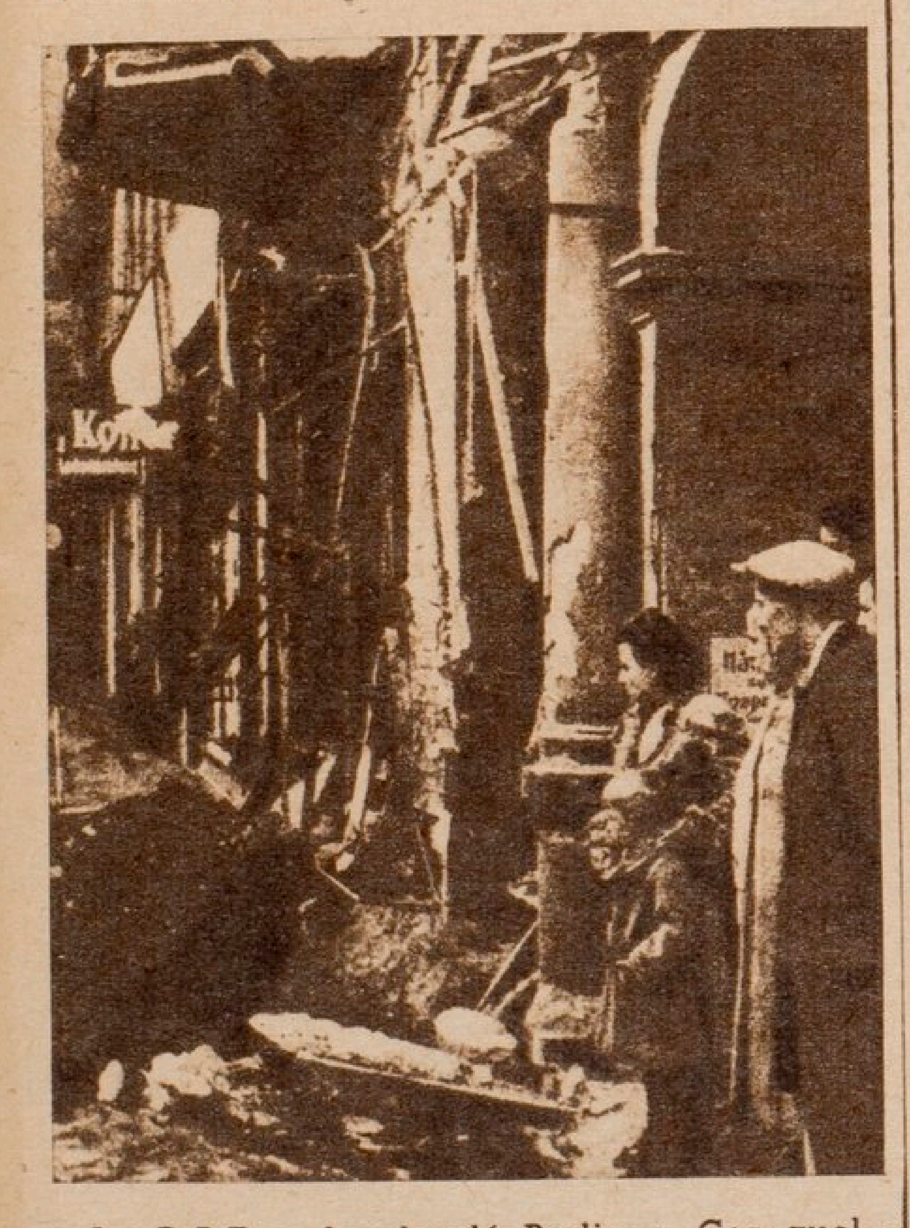
L'OPTIMISME DE GŒRING

Il n'y a plus un seul Berlinois pour croire que la capitale pourrait échapper à la destruction, si les Anglais décident de la détruire. Leur unique optimisme réside dans les calculs savants qu'ils font nuit et jour. « En effet, disent-ils, pour qu'un avion vienne sur nous, il faut qu'il ait parcouru près de 1.500 kilomètres. Comme il faut qu'il transporte suffisamment d'essence pour pouvoir retourner, il lui est donc impossible de transporter de nombreuses bombes puissantes. Et comme, d'autre part, l'Angleterre ne possède que quelques rares avions (la propagande lui a fait croire cela), elle ne peut donc pas envoyer des centaines et des centaines d'appareils chargés de raser la ville. »

Ce raisonnement est la suprême consolation des Berlinois ; mais quand il arrive à un de ces derniers de rencontrer un ouvrier de Munich ou de Hambourg, il perd rapidement ses illusions.

Quand les « forteresses » américaines parviendront aux Britanniques, cela leur permettra de transporter plus d'essence et plus de bombes lourdes que les avions ordinaires.

Ce jour-là, Gœring pourra toujours parler de « l'impossibilité » dans laquelle se trouvent les Anglais de bombarder Berlin...



« La R.A.F. a bombardé Berlin ». Ces quelques mots en disent souvent très long sur les dégâts accomplis par les avions britanniques après un raid aérien. Voici une des rares photos que l'on a pu prendre et faire sortir du pays après un bombardement de la capitale allemande.



Le cheikh Aboul Wafa el Taftazani est tout jeune encore, mais il suit les préceptes coraniques et connaît à fond le livre saint de l'Islam. Il porte le caftan et le « égal » (turban du désert).



Le cheikh Mahmoud el Bayoumi porte le complet et le tarbouche. Il poursuit ses études dans une école primaire sous la tutelle de son oncle, que l'on voit ici à ses côtés.

CES ENFANTS SONT DES CHEFS RELIGIEUX



El Sayed Abdel Réhim Moustapha el Démardache, le jeune cheikh d'un grand rite, entouré de quelques-uns des chefs de sa communauté au cours d'une cérémonie.

La religion musulmane comprend de nombreux rites. Tous reconnaissent le Prophète Mahomet comme chef et le Coran comme livre saint, mais certaines différences existent dans les pratiques religieuses.

Nous n'allons pas entrer dans ces détails, aujourd'hui. Nous nous bornerons simplement à signaler que trois des plus importants rites musulmans d'Egypte ont, actuellement, des enfants comme grands cheikhs.

Au Tibet règne, en ce moment, un Grand Lama qui est, également, un adolescent. Il fut découvert il y a quelques années, après de longues et minutieuses recherches. On connaît la coutume qui veut que l'âme d'un Grand Lama décédé passe dans le corps d'un enfant né au moment de sa mort, et reconnaissable à certains indices déterminés.

Il n'en est pas de même pour les cheikhs des rites égyptiens. La charge religieuse est transmise de père en fils ou, à défaut de descendance mâle directe, à un autre membre de la famille du cheikh défunt.

LE RITE DE DEMARDACHE

Le jeune Abdel Réhim el Démardache a hérité la charge de « Cheikh du rite démardachien », comme on l'appelle, de son grand-père, le vénérable El Sayed Abdel Réhim el Démardache pacha. Bien que très riche, le vieux cheikh avait l'habitude de se déplacer en tramway. Il était très connu pour sa piété, sa bonté et sa charité.

Peu avant sa mort, les cheikhs du rite l'entretinrent de sa succession. Il n'avait pas d'enfants mâles. C'est pourquoi on lui suggéra de nommer comme successeur le fils aîné de Mme Kout el Kouloub el Démardachia, l'écrivain de langue française bien connue. Le vieux cheikh accepta et c'est ainsi qu'aujourd'hui son petit-fils, bien qu'il ne soit qu'un enfant, est reconnu comme Grand Cheikh de cette secte importante. C'est d'ailleurs le plus riche des cheikhs musulmans. Le jeune chef religieux poursuit ses études dans les écoles étrangères, mais cela ne l'empêche nullement de prendre très au sérieux ses fonctions religieuses.

Il préside souvent les cérémonies religieuses de son rite, entouré par les vénérables cheikhs musulmans, porte le caftan blanc et le couvre-chef spécial réservé au Grand Cheikh.

Le rite « démardachien » est fameux pour sa simplicité. Ni tambour, ni aucun autre instrument de musique ne marquent ses cérémonies religieuses : tout se passe dans le calme et la prière. Mieux encore : il est de rigueur pour les fidèles de ce rite, au cours de la seconde quinzaine du mois de Chaaban, de suivre une retraite-majeure, similaire à celle pratiquée par les catholiques. Pendant trois jours, ceux qui font la retraite s'abstiennent de parler, ne mangent que le strict nécessaire et se tiennent éveillés toute la nuit, passant le temps dans la contemplation et la prière.

CHEIKH EL TAFTAZANI

Mais voici un autre jeune cheikh : c'est le chef du rite fondé par El Sayed Mohamed el Ghoneimi el Taftazani. Lorsqu'un journaliste se rendit au domicile du jeune cheikh, pour lui poser quelques questions, il fut étonné d'apprendre que le cheikh Aboul Wafa el Taftazani — qui a onze ans — s'était rendu à un match de football !

Lorsque son père mourut, le jeune chef de ce rite avait six ans. Néanmoins, les dignitaires le choisirent comme cheikh et nommèrent son oncle comme tuteur. Le cheikh Aboul Wafa poursuit, actuellement, ses études à l'école primaire du quartier de Daher.

Nullement intimidé par le journaliste qui l'interrogeait, le jeune cheikh répondit qu'il aimait les sports et qu'il avait un goût très marqué pour le football et le scoutisme.

Avant d'indiquer au reporter que l'entretien était terminé, il lui déclara qu'il comptait adopter comme profession la médecine.

On sait que le départ du Mahmal pour les Lieux Saints de l'Islam donne lieu à des cérémonies religieuses auxquelles participent tous les chefs des rites musulmans. Cette année, le jeune cheikh Aboul Wafa y assista entouré des dignitaires de sa secte. Son père avait l'habitude de se rendre à cheval à la place Abbassieh, où se déroule la cérémonie. Mais comme le jeune cheikh n'avait pas de monture à sa disposition, il décida d'innover et se rendit à pied.

Le cheikh Aboul Wafa el Taftazani porte le caftan et le couvre-chef arabe « égal », lorsqu'il officie.

CHEIKH BAYOUMI

Le cheikh Mahmoud el Bayoumi, chef du rite « bayoumite », habite le quartier de Kafr el Mouz, voisin de la rue Emir el Guiyouche (traduisez Prince des Armées).

Le jeune cheikh porte complet et tarbouche. Son tuteur est son oncle, le cheikh Mohamed Mohamed Abdel Ghani. Celui-ci déclara au reporter venu interviewer le jeune chef religieux que son neveu était absent et qu'il était disposé à répondre à toutes les questions à sa place.

Mais c'est le jeune cheikh que le journaliste voulait voir. Et il dut faire un nouveau déplacement.

La maison qu'habite l'enfant est assez sombre et lorsqu'on voulut le photographier, il fallut faire usage du magnésium.

Le bruit, les éclairs lancés par la poudre lumineuse effraya tout le monde et de tous les coins du vieil immeuble jaillit un seul cri : « Dieu est grand, Dieu est grand ! »

Le cheikh Mahmoud fait actuellement ses études dans une école primaire du Caire. Il ne porte encore ni le caftan, ni la « emmeh » (turban), attributs de ses fonctions religieuses. En effet, bien que chef du rite « bayoumite », le jeune chef religieux n'exerce pas encore ses fonctions.

Actuellement, ce qui intéresse le plus le jeune cheikh Mahmoud, c'est l'élevage des pigeons. Ses compagnons de jeu sont ses voisins qui n'ont pas pour lui — c'est de leur âge ! — le respect que lui témoignent de vénérables cheikhs à barbe blanche.

Le fondateur du rite, le célèbre cheikh Bayoumi, mourut il y a 170 ans. Il existe au Caire un quartier qui porte son nom. Son « mouled » est célébré tous les ans et ses adeptes sont nombreux.



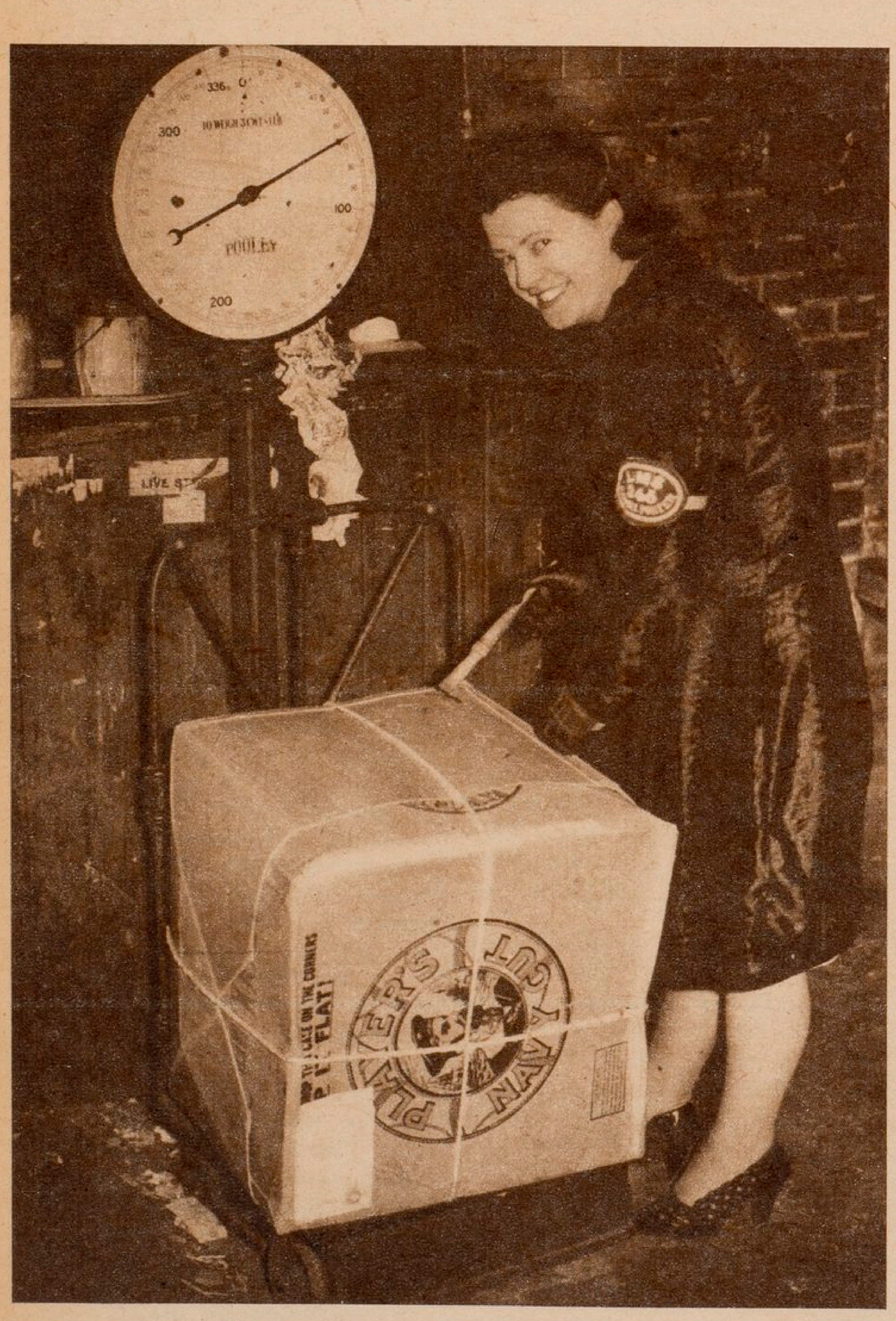
La reine partout

S.M. la Reine Elizabeth s'occupe d'une façon particulière des blessés, qu'ils soient militaires ou civils. Souvent, après un bombardement de Londres, on la voit arriver incognito dans un quartier éprouvé où elle prodigue aux habitants secours et conseils. Le sourire de Sa Majesté, ce sourire que le monde entier connaît, ne la quitte jamais. Voici la reine d'Angleterre visitant un hôpital de la R.A.F. où se trouvent des pilotes blessés.

LA VIE A LONDRES CONTINUE

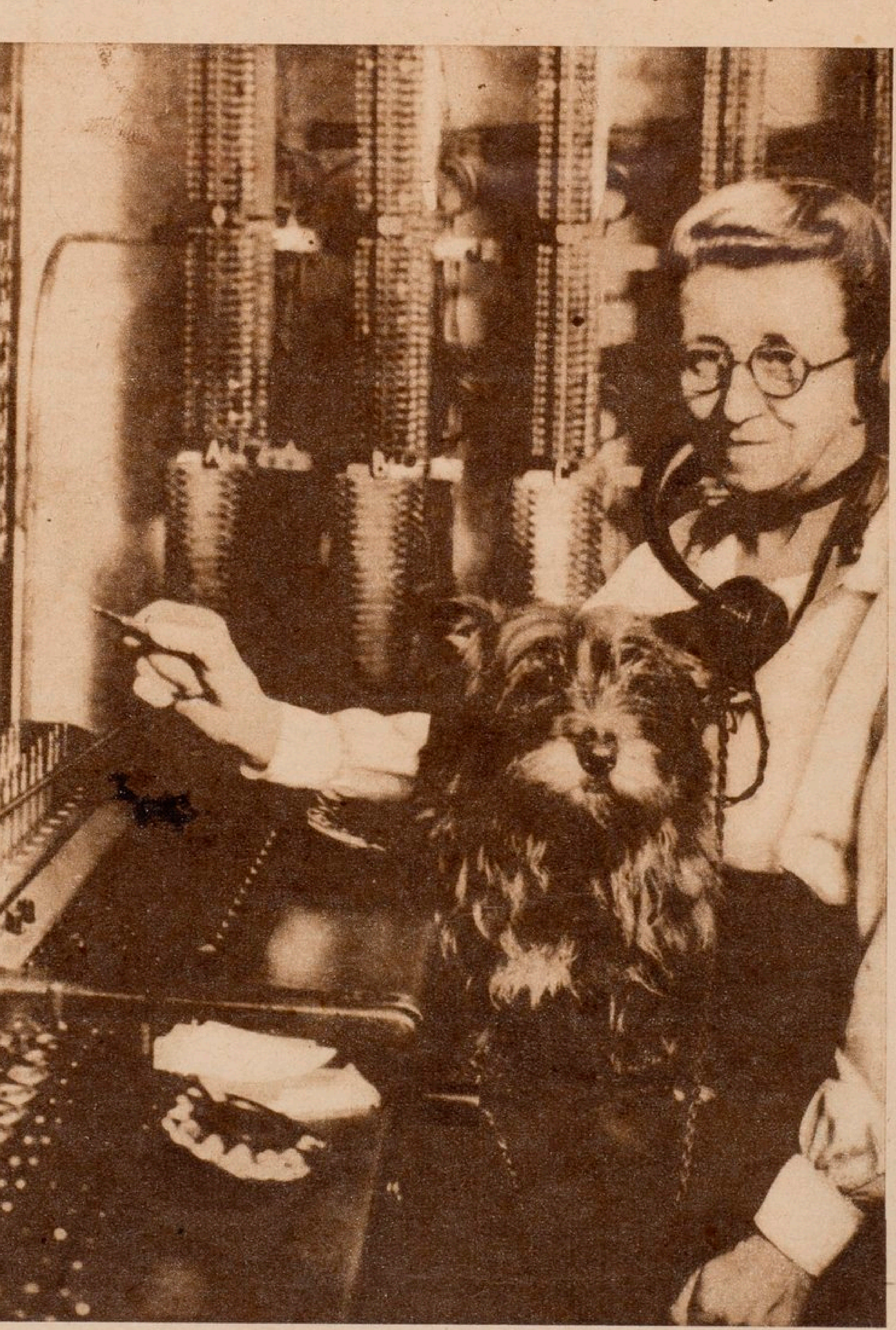
« La vie continue » est devenu le slogan de Londres. Une bombe peut atteindre un établissement public, une boutique, le mot d'ordre est toujours « business as usual ». Partout règne une énergie farouche. On ne viendra pas à bout des Londoniens par les bombardements.

La vie continue... mais elle s'organise aussi. Ceux qui perdent leurs biens à la suite d'un bombardement reçoivent immédiatement une compensation partielle pour leur permettre de continuer à vivre. Le reste sera payé après la guerre. Dans les abris on vit de longues heures. On y mange, on y dort, on y lit, on y danse.



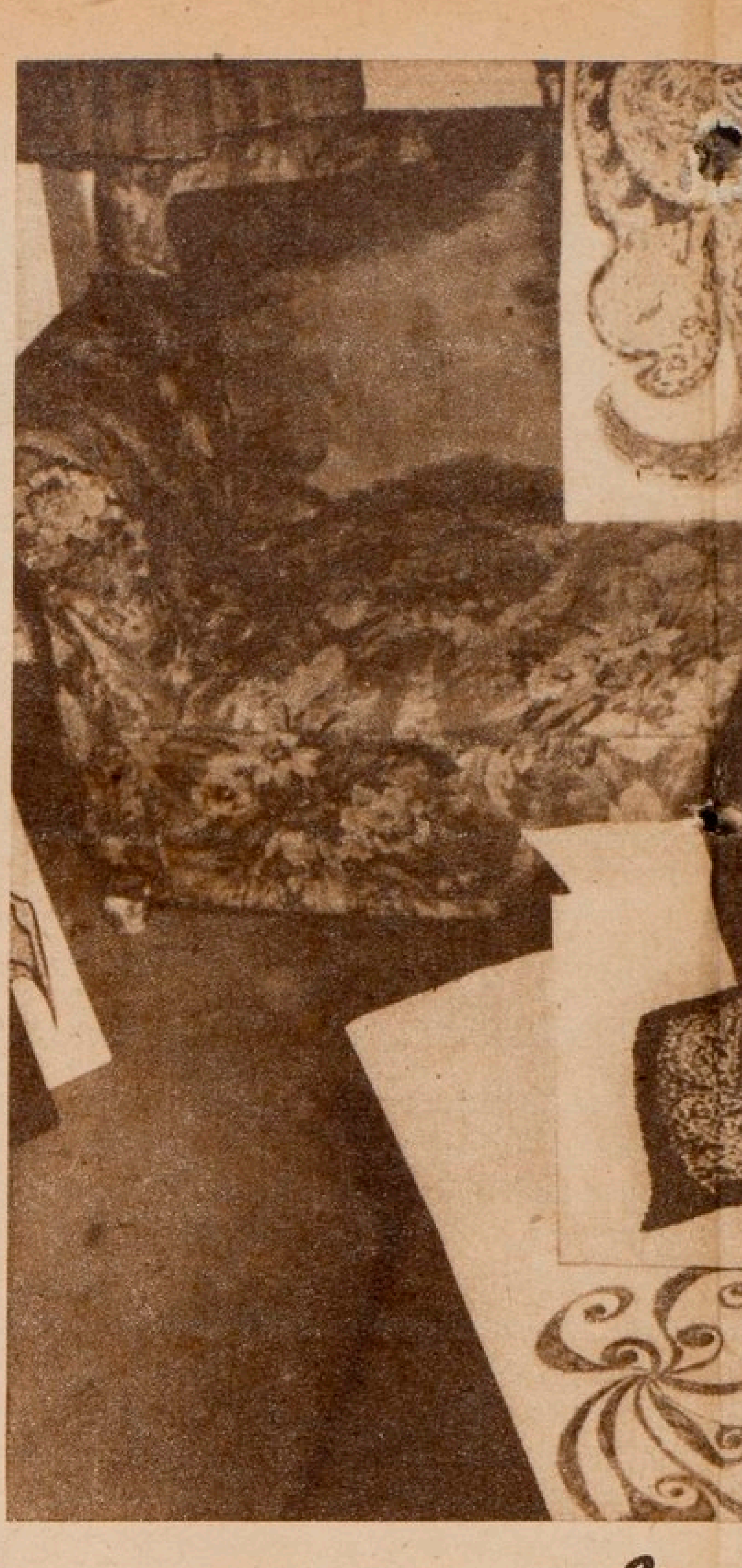
Une femme portefaix

Tous les métiers, même les plus fatigants, sont exercés par des femmes dans l'Angleterre en guerre. Voici une femme portefaix. Jusqu'ici les femmes ne travaillaient que dans les stations de métro, sous terre, mais récemment il a été décidé qu'elles travailleraient dans toutes les gares pour libérer les hommes nécessaires à des tâches plus importantes.



L'héroïsme n'a pas d'âge

Miss May White n'est plus jeune. Mais son courage est à toute épreuve. Téléphoniste dans un faubourg près de Leicester, elle vit une bombe tomber sur sa centrale, brisant les vitres, emportant les portes, détruisant tout. Malgré cela, elle demeura à son poste, répondant aux appels urgents. Miss May White porte avec fierté la médaille de l'Empire britannique.



Les

C'est au cours d'un bombardement que M
couvert soudainement un don pour la « p
mit à dessiner. Elle n'avait aucune expérie
déclare que lorsqu'elle dessine elle est



Les

Dans cette guerre, les femmes auront fait
le même courage les mêmes tâches. Voic
gent féminin de la W.R.E.N. qui est la rés
qu'en temps de paix les marins auraient



U

Les actes d'héroïsme de la population
courante. David Lazarus n'a que 17 ans.
Grande-Bretagne en cas d'invasion. Il es
ment, le jeune Lazarus fut sévèrement bles
raid qu'il se fit soigner. Cet acte de courag



bombardements inspirateurs

Miss Doris Gould, fille d'un chauffeur de taxi et médium à ses heures, s'est dé- peinture de sujets psychiques ». Elle sentit une secousse et immédiatement se rience préalable, mais ce qui ne l'empêche pas de faire de bien jolies choses. Elle sous le contrôle de l'esprit d'un Grand Lama du Thibet. Etonnant, n'est-ce pas ?



On vit confortablement dans les abris de Londres

Partout on creuse des abris et à l'égal des hommes de l'âge de pierre on vit dans des grottes. Quelques-unes de ces grottes se trouvent souvent à trente mètres sous terre. Mais les Britanniques savent s'arranger et créer le confort nécessaire même dans les endroits les moins habitables. Comme on doit y vivre durant des mois, sinon des années, on s'arrange pour y apporter l'indispensable et aussi un peu de superflu. Au début ce fut difficile, mais l'homme s'habitue vite et la vie dans les abris est devenue supportable. On s'y amuse même et d'aucuns ne savent pas si demain, lorsque la paix sera revenue, ils pourront reprendre avec facilité la vie individuelle qui était de rigueur avant le conflit. La guerre leur a donné l'habitude de la vie en commun



s femmes dans la guerre

fait leur devoir comme les hommes. Elles auront accompli avec la même vigueur et oici M. Churchill au cours d'une visite au nord de l'Angleterre inspectant un contin- réserve navale féminine britannique. Sa tâche consiste à faire à terre des travaux nt accomplis. 300.000 femmes, d'autre part, viennent de s'engager dans l'armée.



Un héros de dix-sept ans

glaise sont devenus tellement fréquents qu'ils semblent faire partie de la vie ns. Il fait partie de la garde nationale chargée de contribuer à la défense de la l est aussi volontaire de la Défense Passive. Or, au cours d'un récent bombarde- blessé. Malgré cela, il resta à son poste exécutant sa tâche. Ce n'est qu'après le urage lui valut la George Medal. Ses infirmières et sa famille fêtent cette distinction.



...Dans ce coin d'abri londonien — car on partage les abris entre plusieurs familles — on a allié le nécessaire au confort. Tout ce qu'il faut pour la cuisine, une lampe, un réveil-matin, des fauteuils confortables, des magazines, tout ce qu'il faut pour passer le temps pendant les longues nuits d'alerte et de bombardement que subit la capitale anglaise. Le lendemain, tout le monde est frais et dispos pour accomplir la tâche quotidienne.

A LONDRES

6 GOUVERNEMENTS SE SONT REFUGIES

Au fur et à mesure que l'Allemagne lançait ses armées contre les pays qu'elle avait choisis comme proies, les divers chefs d'Etat (dont les victimes les plus récentes sont le jeune roi de Yougoslavie qui a dû prendre le chemin de l'exil et le roi Georges II de Grèce à quitter sa capitale) et chefs de gouvernement de ces pays, résolus à continuer le combat en compagnie de la Grande-Bretagne, se réfugièrent à Londres. S'étant, ainsi, mis à l'abri de l'impitoyable ennemi, il leur fut possible de refaire leurs armées, de regrouper autour d'eux les personnalités et les patriotes qui refusaient de se considérer comme définitivement vaincus.

Ces chefs d'Etat, ces chefs de gouvernement, quel est le statut qui les régit en Angleterre? De quelle façon exercent-ils leur activité? Quelles sont les forces qu'ils ont pu mettre à la disposition de l'Empire britannique?

L'article ci-dessous répond, d'une façon brève mais complète, à ces quelques questions.



Le duc de Kent en compagnie d'officiers polonais au cours d'une visite au camp polonais quelque part dans le nord de l'Angleterre. Les forces aériennes polonaises collaborent très efficacement avec la R.A.F.



Le général Sikorski, président du Conseil polonais ayant à ses côtés le Dr Bénès, président de la République tchécoslovaque, inspectant des forces tchèques stationnées en Grande-Bretagne. Le Dr Bénès, à l'issue de la revue, remit au général Sikorski la Croix de guerre tchèque. Les chefs des deux Etats ont déjà signé un traité de collaboration politique et économique après la guerre.

A l'heure actuelle, Londres donne asile à six gouvernements légaux, qui n'ont pas renoncé à la lutte armée, bien que leurs pays soient envahis. A ces gouvernements officiels, il faut ajouter, en tête de liste, le « Comité national français», que dirige le général de Gaulle, et trois autres comités, formés par les Danois, les Roumains et les Autrichiens, qui, eux non plus, ne reconnaissent pas l'état de fait dans lequel se trouvent leurs pays.

Les six gouvernements dont nous parlions plus haut sont ceux de Hollande, de Norvège, de Belgique, de Pologne, de Tchécoslovaquie et du Luxembourg.

LES CHEFS D'ETAT

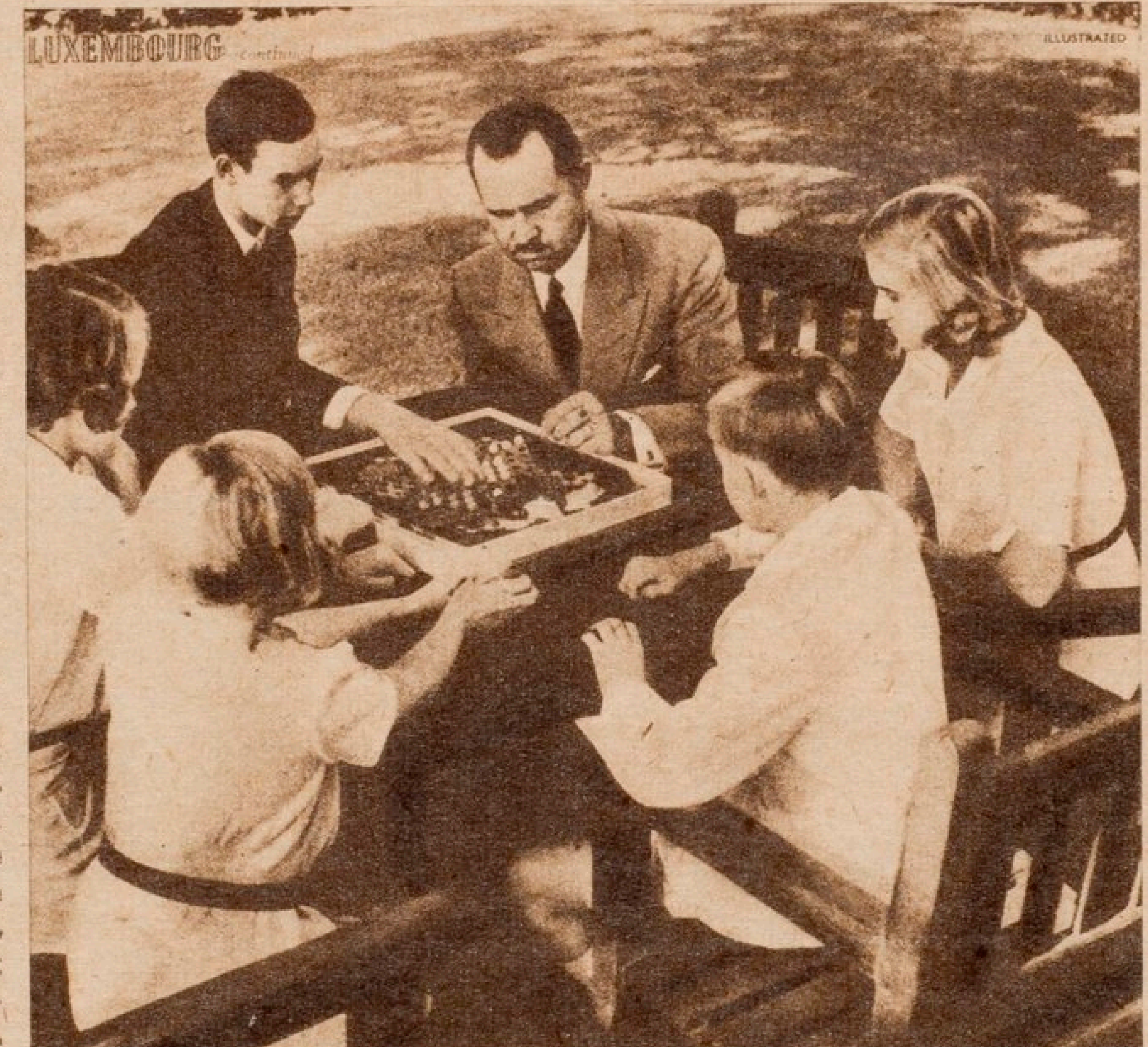
Quatre des pays mentionnés sont représentés en Grande-Bretagne non pas seulement par leurs gouvernements, mais par leurs chefs d'Etat. En effet, la Hollande, la Norvège, la Pologne et la Tchécoslovaquie comptent à Londres leurs chefs suprêmes, qui ne sont autres que la reine Wilhelmine, le roi Haakon, le président Raczkiewitz et le président Bénès. Quant au roi Léopold, il est demeuré en Belgique, alors que la grande-duchesse du Luxembourg, la princesse Charlotte, est partie pour les Etats-Unis, où se trouvent également ses jeunes enfants.

Résolus à chasser l'envahisseur de leurs pays, ces quatre chefs d'Etat continuent à diriger, à Londres, leurs cabinets respectifs, lesquels, à leur tour, dirigent les effectifs de terre, de mer et de l'air qu'ils ont à leur disposition.

LES MINISTRES

Les ministres de ces divers gouvernements ont réussi, souvent en risquant leur vie, à fuir l'envahisseur. C'est ainsi que le professeur Gerbrandy continue à présider le Cabinet hollandais au complet, tel qu'il était composé à La Haye. On se rappelle qu'après la défaite de la Pologne, le général Sikorski avait recontitué le Cabinet, qui résidait à Angers, jusqu'à l'armistice français. Le général et ses collègues ont réussi, tous, à gagner l'Angleterre. Il en fut de même du Cabinet norvégien, que continue toujours à présider M. Nygaardsvald. Par contre, la Belgique n'est représentée que par quelques-uns des ministres qui étaient au pouvoir, lors de l'attaque allemande. Ce sont messieurs Gutt et de Vleeschouwer, auxquels se sont joints, assez récemment, MM. Spaak et Pierlot.

Au sujet de ces derniers, on raconte qu'après avoir quitté la France, et anxieux de gagner rapidement la Grande-Bretagne, ils voyagèrent, à travers l'Espagne, enfermés dans des caisses transportées par des camions. Après vingt heures de ce voyage dramatique, ils parvinrent à atteindre Lisbonne, d'où ils firent route pour Londres.



Alors que le gouvernement luxembourgeois se trouve à Londres, la grande-duchesse, son mari et ses enfants sont partis pour les Etats-Unis. On voit ici le prince Félix de Bourbon-Parme, prince consort du Luxembourg, avec ses enfants, passant quelques moments de loisirs à des jeux divers.

LE STATUT

Le gouvernement britannique ayant reconnu officiellement les six gouvernements précités, il lui fallut élaborer certaines lois pour leur conférer un statut légal. Par l'« Allied Forces Act », il leur a accordé la souveraineté sur leurs nationaux. En droit, cela signifie que ces gouvernements peuvent légalement mobiliser leurs sujets, former des armées, gérer leurs possessions coloniales.

Grâce à l'« Allied Forces Act », ces gouvernements jouissent, en outre, des privilèges de l'exterritorialité, car ils sont considérés comme les gouvernements légitimes de leurs pays. En reconnaissant la légitimité de ces gouvernements, la Grande-Bretagne admet, par ce fait même, qu'elle refuse de reconnaître l'occupation ou l'absorption allemande des différents pays représentés à Londres. En plus de cette nonreconnaissance, l'Angleterre s'engage, après sa victoire sur l'Allemagne, à restaurer l'indépendance des Etats conquis par le Reich.

Quant aux trois comités constitués, ainsi que nous le disions, par les Danois, les Roumains et les Autrichiens, ils ne jouissent pas des mêmes statuts que les six gouvernements, car il faut dire que si l'Angleterre les admet, elle ne les considère néanmoins pas comme des gouvernements. Pour ce qui est du « Comité national français », et bien qu'il ne porte pas officiellement le titre de gouvernement, il n'en est pas moins considéré pour cela comme le représentant de la véritable volonté française. Mais il faut ajouter que pas plus le général de Gaulle que le Foreign Office ne considèrent le « Comité » comme « le gouvernement de la France ».

LA COLLABORATION ALLIEE

Il nous arrive souvent de lire dans les journaux les exploits accomplis par les Français libres, les Polonais, les Hollandais, les Tchèques, les Norvégiens, etc.

A ce propos, il serait intéressant de passer rapidement en revue la collaboration accordée par les « exilés » à l'Empire britannique.

En se rangeant jusqu'au bout aux côtés des Anglais, les Norvégiens ont mis à la disposition de ces derniers près de trois millions de tonnes, qui sont venues renforcer la marine marchande britannique. Les Belges et les Hollandais ont mis au service de la cause commune leurs possessions coloniales, qui sont respectivement le Congo belge et les Indes néerlandaises, sources de richesses très importantes pour la poursuite de la guerre. Les Polonais avaient réussi à sauver deux divisions, complètement équipées, lors de la débâcle française. Ces hommes, auxquels il faut ajouter les pilotes (qui, de l'avis des experts, sont des « as »), font de l'excellente besogne. En outre, on compte plusieurs régiments polonais cantonnés dans le Proche-Orient. Pour terminer avec l'aide polonaise, disons que les autorités de ce pays ont réussi à récupérer quelques unités navales et que le général Sikorski est parvenu à faire transporter en Angleterre la réserve d'or de la Banque Nationale.

L'armée tchèque est en train d'être formée. Il y a quelques jours, une dépêche nous apprenait que M. Churchill l'avait passée en revue.

Quant aux forces françaises libres, leurs exploits sont encore dans toutes les mémoires. Que ce fut durant la campagne de Libye, ou lors de leur raid, fameux désormais, sur Mourzouk ; que ce fut à Koufra, en Abyssinie, ou dans l'Afrique-Equatoriale française, dont la conquête s'est révélée très utile pour l'Angleterre, car elle a permis la formation, dans le centre de l'Afrique, d'une grande chaîne allant d'un océan à l'autre ; que ce fut sur terre, en mer ou dans les airs, les soldats du général de Gaulle et du général Catroux se sont couverts de gloire. Et puisque nous avons parlé des deux généraux, n'oublions pas de mentionner le colonel de Larminat, chef prestigieux, qui veille jalousement sur l'Afrique-Equatoriale française.

Il serait injuste de terminer cette énumération sans citer le rôle que jouent en Extrême-Orient les unités navales hollandaises, qui comprennent trois croiseurs, des torpilleurs, des canonnières, des mouilleurs de mines et des sous-marins.

* * *

Un homme d'Etat anglais a déclaré, récemment, que Londres est une Europe en miniature. Elle est beaucoup plus que cela, puisque c'est dans la capitale anglaise que résident, actuellement, ces hommes qui, en plus de leurs pays, représentent vingt siècles de civilisation humaine. Hitler peut atteindre autant de monuments londoniens qu'il veut, mais il y a une chose que sa Luftwaffe ne pourra jamais détruire : la résolution qui anime ces hommes. Ces hommes qui savent que tôt ou tard la loi finira par triompher, rendant à chacun le droit de vivre libre, heureux.



L'empereur Haïlé Sélassié embrasse la croix que lui tend un prêtre éthiopien au moment de la prise de Debra Marcos par les patriotes placés sous le commandement personnel du Négus. Il y a cinq ans, Haïlé Sélassié quittait son empire pour l'exil. Aujourd'hui, il y revient en triomphateur. Son entrée à Addis-Abéba va donner lieu à de somptueuses fêtes.

Vers la fin de la campagne d'Ethiopie

La campagne d'Ethiopie touche à sa fin. La prise de Dessié constitue le coup de grâce donné aux forces du duc d'Aoste. Car c'est là, dans une région montagneuse et propice à la défense, que les forces italiennes devaient tenir. On avait d'ailleurs dit — et Radio-Rome l'avait annoncé — que l'armée de Dessié avait des approvisionnements devant lui suffire pour trois mois. Une partie au moins de ces stocks a dû tomber entre les mains des forces sud-africaines qui, sous la conduite du général Cunningham, ont pris d'assaut la dernière forteresse. Il reste, il est vrai, Gondar. Mais cette ville est trop éloignée des centres vitaux et n'est reliée directement à aucun des centres qui se trouvent encore entre les mains des Italiens. Par contre, Dessié constituait un nœud routier très important.

Le Négus, qui avait dû quitter l'Ethiopie il y a cinq ans, se trouve à nouveau dans son pays et bientôt il doit entrer dans sa capitale reconquise.

Il aura fallu aux troupes impériales moins de temps pour venir à bout des Italiens équipés d'une façon moderne, possédant d'amples approvisionnements que les fascistes n'avaient mis pour vaincre les malheureuses troupes du Négus. C'est dire que la campagne d'Ethiopie fut menée avec une ardeur et une vigueur à nulle autre pareille. Le jour où l'on connaîtra les détails de cette campagne, on sera étonné de son ampleur et des prodiges d'héroïsme qu'il a fallu déployer pour triompher.

La saison des pluies commence vers le 15 mai. Mais d'ici là on espère avoir fini avec les derniers noyaux de résistance, ce qui libérera les troupes pour d'autres besognes importantes.





LE VAINQUEUR

Le général Cunningham, frère de l'amiral commandant en chef la flotte de la Méditerranée, a été le grand vainqueur de la campagne d'Ethiopie. C'est lui qui commande en chef sur ce front, sous les ordres du général Wavell. Le général Cunningham est connu pour son énergie farouche et son amour inné de la discipline. Dans l'armée on dit que les difficultés, au lieu de le rebuter, l'encouragent à mieux faire. Il l'a prouvé en Ethiopie où il fit une besogne splendide.

LE VAINCU

Le duc d'Aoste a été promu récemment général d'aviation. Ce neveu de Victor-Emmanuel a été toujours l'enfant chéri du fascisme. Alors que son cousin le prince Umberto se montrait intransigeant en ce qui concerne les droits de la famille royale, le duc d'Aoste acceptait de céder le pas au parti de la dictature. Cela lui valut des postes d'importance. Vice-roi d'Ethiopie, il prit, à la déclaration de guerre, le commandement général des troupes dans ce pays.



Lorsque les Britanniques entrèrent à Addis-Abéba, ils hissèrent à la fois l'Union Jack et le drapeau abyssin devant une foule enthousiaste. Petit à petit, Addis-Abéba reprend sa figure d'antan. La population italienne y vit toujours, mais les fonctionnaires et la police ont été remplacés par des Abyssins. Tout fonctionne normalement comme avant la conquête fasciste.



En quittant les villes abyssines, dans leur retraite, les Italiens démolissaient routes et ponts. Voici un pont sur la rivière Awache qui avait été détruit par les forces italiennes et qui fut rebâti en quelques heures par l'arme du génie britannique. Ce pont construit en quelques heures était suffisamment solide pour permettre le passage des camions les plus lourds.



L'empereur d'Abyssinie rencontre pour la première fois les patriotes qui sont en train de combattre dans le Godjam. Une coutume très ancienne veut que les guerriers racontent à leur chef leurs exploits.

S.M. le Roi à l'hôpital Fouad 1er

S.M. le Roi a visité récemment l'hôpital Fouad 1er. Le souverain s'est intéressé à un cours que donnait un professeur, aux étudiants de la Faculté de Médecine, autour du lit d'un jeune malade. La visite du souverain dura plusieurs heures, car il tint à parcourir les diverses sections de cet hôpital, le plus moderne du Proche-Orient.

Images d'Egypte



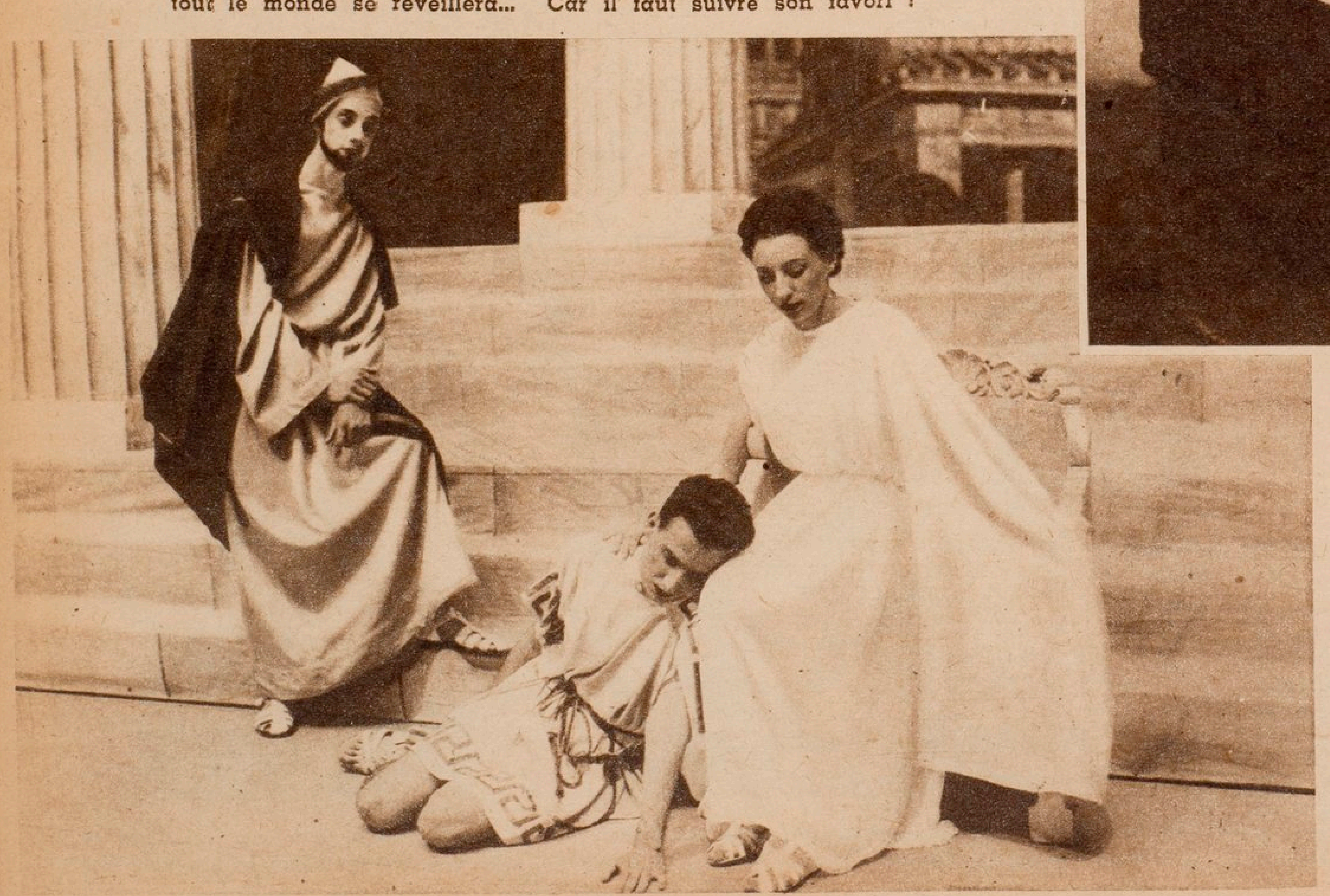
La saison des courses à Alexandrie

Aux courses d'Alexandrie, entre deux épreuves, Ahmed Ziwer pacha, fervent turfiste, sommeille. Il n'est pas le seul d'ailleurs. Derrière lui, un autre turfiste fait la sieste. Pourtant, dès le départ de la prochaine course, tout le monde se réveillera... Car il faut suivre son favori !



Concours Mouktar

Au concours Mouktar, le jury a décerné le premier prix à cette belle œuvre représentant la fiancée du Nil, présentée par le sculpteur Fathi Mahmoud Aly. Le jury comprenait Mme Hoda Charaoui, Mohamed Zulficar bey, le Dr Drioton, Antoun Gemayel bey et Emile Zaidan bey.



"Electre" à l'Opéra

Mercredi a eu lieu à l'Opéra Royal, en présence d'un grand nombre de personnalités, une représentation d'« Electre » de Jean Giraudoux, donnée par des élèves de la Faculté des Lettres au profit des étudiants hellènes blessés. La représentation placée sous le patronage du ministre de l'Instruction Publique obtint le plus brillant succès. Des allocutions furent prononcées, un message de M. Capsalis fut lu et la représentation qui avait pour but de rendre hommage à l'héroïsme de la Grèce combattante se termina parmi les applaudissements des spectateurs conquis. Voici une scène d' « Electre ».

NOS CONTES

DEMOISELLE D'HONNEUR

C'était un mariage très important. Les journaux locaux en parlaient depuis longtemps : « Le mariage Whitacre remis au 8 juin... » « Mlle Jeanne Whitacre choisit son cortège. Sa sœur sera demoiselle d'honneur... » « Jeffrey Harvey, fiancé de Jeanne Whitacre, est ici en visite... », etc.

Dans une petite ville où tout le monde sait tout à propos de tout le monde, et surtout à propos des Whitacre, des annonces pareilles n'étaient plus des nouvelles. Elles étaient des confirmations. Elles faisaient taire les discussions et cesser les fausses rumeurs.

Des deux filles d'Henry Whitacre, Jeanne était la plus jeune. Cheveux blonds, grands yeux gris et... la plus belle voiture de la ville. Agée de 19 ans, elle allait épouser un jeune homme qui passait son temps entre New-York, Palm Beach et Bar Harbor. C'était la suite logique de la vie de Jeanne, qui paraissait aux habitants de la région aussi glorieuse qu'un conte de fées... Sa sœur, Celia Withacre, avait plus ou moins adhéré au programme naturel et monotone de l'existence. Elle avait longtemps vécu au village. Cela n'aurait étonné personne qu'elle épousât un homme du pays. On pouvait se l'imaginer. Mais pour Jeanne, cela paraissait impossible !

L'une des raisons de cette différence entre les deux sœurs était, peut-être, le nombre d'années qui les séparait. Celia était plus âgée que Jeanne de 16 ans... 16 longues années, durant lesquelles il y eut tant de changements en Amérique...!

Jeanne était née en février 1921, bien loin de son pays. C'était le commencement de sa vie cosmopolite ! Personne ne s'était étonné de ce que les Withacre fussent partis pour l'Europe longtemps avant l'accouchement d'Emilie, femme d'Henry Withacre... et y fussent demeurés longtemps après. Personne ne parut surpris, non plus, lorsque Emilie annonça qu'elle attendait un enfant. « Nous en sommes très heureux », répétait-elle toujours, en regardant ses interlocuteurs avec fierté et défiance.

Ils revinrent donc au village, en juin, avec le bébé et une gouvernante suisse. A 5 ans, Jeanne parlait déjà l'anglais, le français et l'allemand. C'était un événement sensationnel dans la contrée... Trois langues !... Quelle enfant !...

Dès l'âge de 8 ou 9 ans, la petite avait déjà commencé à faire parler d'elle. Ses 110 poupées, son poney et ses belles robes faisaient l'envie de toutes les petites filles... Après la mort de la maman, Celia avait consacré sa vie à sa jeune sœur... Elle avait fait preuve de tant de dévouement que les gens du pays la citaient en exemple.

Depuis l'année 1933, les demoiselles Whitacre habitaient irrégulièrement leur ville natale. En fait, elles faisaient la navette entre New-York, Paris, Londres. Leur père restait seul à la maison. C'était un homme peu expansif, d'une politesse réservée. On prétendait qu'il s'était disputé avec Celia, mais personne ne pouvait l'affirmer. A peine osait-on lui demander des nouvelles de ses filles. Il répondait toujours brièvement : « Elles vont très bien, merci... Elles sont à Londres (ou à Antibes, ou à Juan-les-Pins). » Elles revenaient de temps en temps voir leur père. A leur suite arrivait un groupe d'amis, possesseurs de petits chiens et d'énormes voitures.

En 1940, Jeanne atteignit presque sa 19e année. Elle ressemblait beaucoup à Celia, mais avec plus de charme qu'elle.

Celia avait le teint et le profil de Whitacre, tandis que Jeanne portait des cheveux blonds et avait un petit nez et un menton pointus. « D'où a-t-elle donc pris ses yeux gris ? » se demandaient leurs amis... Mais ils ne furent jamais réellement intrigués, n'y pensant jamais à fond. Ils ne soupçonnèrent jamais que Jeanne n'était pas la fille d'Emilie Whitacre et d'Henry Whitacre... qu'elle n'était pas la sœur de Celia.

Ils ne songèrent jamais aux yeux gris de Jean Shane...

8 juin 1940... c'est le grand jour, celui dont les journaux et les gens parlent depuis des mois... le jour où Jeanne Whitacre devait s'unir à M. Harvey avec Celia pour demoiselle d'honneur.

Il est 8 heures du matin. La maison semble calme à Celia, encore couchée dans son lit. Elle songe aux protestations désespérées mais absurdes qu'elle a faites à Jeanne :

— Ma chère, je suis trop âgée pour être ta demoiselle d'honneur... J'ai presque 36 ans, tu n'en as que 19. Toutes tes demoiselles d'honneur seront très jeunes. C'est ridicule, chérie, on se moquera de moi...

Elle avait même osé dire, une fois :

— On me prendra pour ta mère.

En prononçant cette phrase, elle avait regardé Jeanne dans les yeux, en souriant d'un air gêné. Jeanne aussi avait souri affectueusement :

— Quelle stupidité ! Tu auras l'air d'avoir 22 ans... comme d'habitude, d'ailleurs. Et tu seras ravissante ! Sais-tu que tu es ravissante ? Tu es indiscutablement la plus jolie fille que je connaisse, et comme par-dessus le marché tu es mon unique sœur, pourquoi veux-tu que j'aille chercher ailleurs ma demoiselle d'honneur ?

— Mais ne peux-tu pas me faire remplacer par Gwylda, par exemple ?

— Evidemment oui, mais je ne le veux pas, avait répondu Jeanne avec douceur.

Celia, mollement étendue dans son lit, pensait à cette conversation.

La chambre était toute remplie de cadeaux, de valises... de papiers... La jeune fille promena ses regards sur ce beau désordre, puis fixa le bureau. Elle murmura : « Je n'ai pas encore déchiré la carte d'invitation... »

Elle s'était souvent levée la nuit, ces derniers temps, s'était assise devant son bureau et avait écrit : « M. Jean Shane », sur l'une des cartes d'invitation. Puis elle avait mis cette carte dans une enveloppe, comme si elle comptait l'expédier... comme s'il n'était pas déjà trop tard pour l'expédier...

Elle avait relu : « M. Jean Shane ». Qu'il lui semblait étrange et lointain, ce nom qui avait résonné dans son cœur durant 20 ans !...

« M. Jean Shane »... un messager lui remettrait l'enveloppe. Il l'ouvrirait en fredonnant quelque chanson à la mode, et lirait : « M. Henry Whitacre vous invite cordialement à assister au mariage de sa fille Jeanne, avec M. Jeffrey Harvey, le mercredi 8 juin, à 4 heures, à l'Eglise Saint-Georges... »

« Ah ! non ! » s'écria tout d'un coup Celia. Elle ne pouvait pas l'envoyer. S'il prenait à cœur... ces choses-là... après tant d'années... comme cette carte paraîtrait méchante, sardonique ! Et s'il n'y attachait pas d'importance, que penserait-il ? Que c'est bête ? Que la plaisanterie est ratée ?

Elle se remit à rire : « Je dois être folle pour avoir eu l'idée d'expédier une pareille enveloppe. » Elle songea de nouveau au papier laissé sur le bureau. Alors elle se leva, le déchira en plusieurs morceaux et se remit au lit.

La femme de chambre entrait avec le déjeuner. Elle raconta à sa maîtresse les derniers événements du jour. Celle-ci se sentit un peu plus forte après avoir bu son café. Elle parcourut un journal, pour détourner son esprit de ce qui la faisait tant souffrir.

Quelques minutes plus tard, Jeanne apparut à la porte.

— Puis-je entrer ?

— Oui, chérie... seulement je dois aller à l'Eglise pour surveiller...

— Quelle idée ! Mais il n'y a rien à faire à l'Eglise, à cette heure-ci... tu vas rester avec moi..

Jeanne était très gaie. Elle paraissait plus jeune et plus jolie que jamais, dans son négligé rose. Tout en elle respirait la fraîcheur : son teint, son corps... « Et son expression, songea Celia, et ses pensées, et sa conversation... » Elle tâchait, par ces réflexions, d'étouffer les sentiments de protestation maternelle qui criaient en elle : « Mais elle est trop jeune ! »

— Elle a presque 20 ans, se dit-elle délibérément. Le jour où elle est née, j'avais 4 ans de moins qu'elle n'en a à présent.

Elle entoura Jeanne de ses bras, puis se composant un sourire :

— Comme la mariée est belle ! ! observa-t-elle.... Tu vois comme il fait bon aujourd'hui ? Tu as de la chance...!

Jeanne glissa dans le lit, près de Celia, et se mit à bavarder... à bavarder...

— Tu t'habilleras plus tard, lui dit-elle. Réalises-tu que ce sont les derniers moments où nous pourrons rester intimement ensemble ?

— A quelle heure t'es-tu réveillée ? reprit-elle. Moi, je n'ai vraiment pas pu dormir... J'étais trop agitée... Oh ! Tu sais, hier...

Celia l'écoutait affectueusement. Elle contemplait le visage de Jeanne. Elle entendait la voix de Jeanne. Elle comprenait par instinct ce que Jeanne disait... Mais c'était dans ses propres réflexions qu'elle était plongée...

Tout à coup, Jeanne demanda :

— As-tu vu papa, ce matin ?.

Cette question éveilla l'attention de Celia :

— Papa ? répéta la grande sœur d'une voix aiguë.

Il y a des choses... des mots... auxquels on ne s'habitue jamais. C'en était un. Elle répondit toutefois posément :

— Non, je ne l'ai pas vu... Il doit être aux alentours.

Le visage de Jeanne s'assombrit :

— Je me demande dans quelle humeur il est aujourd'hui... ! ? Hier, il était impossible ! Il grondait à tort et à travers...! On aurait dit qu'il était fâché de se débarrasser de moi, au lieu de s'en réjouir !

— Qui grondait-il ? demanda Celia.

— Oh ! un tas de personnes, surtout les domestiques... Il a même hurlé au téléphone lorsqu'un reporter lui demanda quel était mon second nom et si j'allais porter le voile de maman. Tu aurais dû l'entendre ! Je mourrais de honte... Il n'avait aucune excuse pour se mettre tellement en colère...

— Tu as raison, approuva faiblement Celia.

Puis elle dit avec effort :

— Je crois que papa est fatigué ces jours-ci...

— Je le pense aussi, coupa Jeanne, mais il a toujours été ainsi... Il a toujours détesté tout le monde... même ses filles.

Ses yeux lancèrent des éclairs :

— Admettons-le pour une fois, continua-t-elle, il nous hait toutes deux !...

— Non, dit Celia, c'est moi seulement qu'il hait.

Elle regarda Jeanne dans les yeux :

— C'est la vérité : il me hait !

— Mais POURQUOI ?

Les lèvres pâles de Celia s'ouvrirent lentement, puis se refermèrent. Elle fit un effort pour sourire et répondit nerveusement :

— C'est une longue histoire, chérie... Je ne peux pas te la raconter maintenant. Un jour tu sauras... Un jour je te dirai tout...

Elle savait qu'elle ne le ferait jamais. Pourtant, elle dit à haute voix : « Je te le promets », tout en se murmurant à elle-même : « Oui, je lui raconterai plus tard... » Car, rien que pour le moment, cette idée la réconfortait. Elle comprenait vaguement qu'elle l'aiderait à vivre cette journée. Oui, elle aiderait Jeanne à la croire sa demoiselle d'honneur : l'impossible demoiselle d'honneur de sa propre fille...!

(Adapté de l'anglais)

L'ART D'ETRE GENERAL

(Suite de la page 5)

cipes de la stratégie eux-mêmes peuvent être acquis en très peu de temps par toute intelligence raisonnable. En voici une preuve familière. Un homme, projetant de prendre des vacances, décide, soit de son propre mouvement, soit sur le conseil d'un ami, que l'Egypte est le meilleur endroit où il puisse se rendre. La chose est des plus faciles. Mais une fois son choix fait, il lui faut calculer combien de temps il lui faudra pour s'y rendre et combien coûtera le voyage et il devra se rendre compte si ces données cadrent avec la longueur de ses vacances et les possibilités de sa bourse. Et c'est cela qui est la partie difficile de l'opération. La question du chômage nous offre un autre exemple dans le domaine politique. Tout le monde sait qu'il y a du travail à faire dans le pays, tout le monde se rend compte que ce serait une excellente mesure que de charger les chômeurs de l'exécuter. Mais c'est de venir à bout des difficultés que comporte la réalisation de cette idée qui est malaisé.

Malheureusement, dans un grand nombre d'ouvrages militaires, la stratégie et la tactique sont développées au détriment des facteurs administratifs. Par exemple, sur dix élèves d'une école militaire il en est dix qui peuvent vous dire comment la bataille de Blenheim fut gagnée. Il n'en est, par contre, qu'un seul qui est en mesure de vous décrire les préparatifs qui, du point de vue administratif, ont rendu la marche sur Blenheim possible. Il a fallu des mois de préparation administrative pour que la manœuvre d'Allenby à la troisième bataille de Gaza fût couronnée de succès. Le plus admiré des stratagèmes de Marlborough, la trouée à travers les lignes Ne Plus Ultra en 1711, est de ceux qu'un enfant aurait pu imaginer, mais qu'aucun autre général n'aurait pu exécuter. La manœuvre de Roberts devant Paardeburg en 1900 et celle d'Allenby à Gaza-Beersheba en 1917 étaient toutes deux des variantes du thème très simple appliqué par Marlborough en 1711. Mais, encore une fois, de telles manœuvres exigèrent une intelligente et soigneuse préparation. Je voudrais que vous ayez toujours présent à l'esprit, lorsque vous étudiez l'histoire militaire ou des événements militaires, l'importance de ce facteur administratif, car c'est à son sujet que beaucoup de critiques et non moins de généraux se trompent.

LE COMMANDEMENT MODERNE

Pour conclure, je me demande si vous réalisez à quel point le métier moderne de soldat est compliqué. Un chef d'aujourd'hui doit apprendre à manier des forces aériennes, des véhicules mécanisés, des batteries antiaériennes. Il lui faut considérer l'emploi des gaz et de la fumée au point de vue offensif et défensif. Il doit en savoir assez en matière de télégraphie sans fil pour pouvoir en faire usage utile en matière de communications. Il doit avoir des notions de camouflage, s'y entendre en propagande. Il doit se tenir au courant des récentes découvertes mécaniques, et tout cela en plus des autres nécessités que son métier comporte normalement. Sur le champ de bataille, bien entendu, les conditions sont complètement différentes. Marlborough, à Blenheim, après avoir placé ses batteries lui-même et inspecté à cheval tout son front, déjeune sur le champ de bataille même, sous un bombardement d'artillerie, attendant son collègue Eugène sur son flanc droit, quatre milles plus loin, ce qui était une distance considérable à cette époque. Napoléon à Austerlitz peut voir, avec ses propres yeux, l'ennemi s'exposer d'une façon désespérée et irrémédiable à la contre-attaque qu'il prépare et il peut juger par lui-même du moment exact auquel il lancera cette dernière. Wellington à Salamanque, voyant l'adversaire faire un faux mouvement, n'a qu'à donner quelques ordres verbaux et peut se tourner avec assurance vers le représentant de l'Espagne en lui disant : *« Mon cher Alava, Marmont est perdu. »* Même à Sedan, soixante ans plus tard, Moltke et son maître impérial peuvent suivre pratiquement toute l'agonie de l'armée française du haut d'une colline proche. Durant la dernière guerre, aucun chef de bataillon, lançant ses hommes à l'attaque, n'eut du déroulement des opérations une vision aussi claire que celles que je viens de citer. Quant au commandant en chef, il ne se trouvait pas du tout sur le champ de bataille, mais était assis dans son bureau situé à plusieurs milles à l'arrière, ou bien se promenait dans le parc de quelque château, attendant des nouvelles qui ne venaient jamais ou qui, quand elles arrivaient, étaient habituellement trompeuses.

Voilà pour le passé. Considérons à présent l'avenir. Il y a actuellement de nouvelles forces à manier, aussi bien sur terre que dans les airs, et ces forces comportent des possibilités en grande partie inexplorées. Quelques-unes de ces possibilités ont été partiellement exploitées au cours de l'autre guerre, mais elles ont, depuis, été largement améliorées et développées. D'autres sont d'utilisation récente. D'autres, enfin, n'ont pas encore été essayées. Le chef qui a l'imagination nécessaire, le génie en fait, pour employer ces nouvelles forces aura son nom inscrit parmi ceux des grands capitaines. Mais il ne gagnera pas ce titre avec facilité. Pensez, en effet, un moment, à toutes les conditions qu'il lui faudra remplir. Sur terre, il lui faudra contrôler les mouvements de troupes se déplaçant à une vitesse dépassant de très loin celle des corps de cavalerie les plus rapides du passé. Une étude préalable de la stratégie et de la tactique de la marine et de la cavalerie s'impose donc à lui comme indispensable. Quelques idées au sujet de sa position dans le combat et de la rapidité avec laquelle il lui faut prendre des décisions pourront être tirées de la bataille du Jutland, mais plus en tout cas de la plaine de Salisbury ou de Long Valley. Il est inutile de dire qu'un tel chef doit être à même de manier des forces aériennes avec la même connaissance que des forces terrestres.

Il m'est indifférent qu'un tel chef soit un soldat qui a étudié la technique aérienne ou un aviateur qui a appris à connaître les forces terrestres. C'est la combinaison de ces deux hommes, et non l'action isolée d'un d'entre eux, qui assurera le succès dans une guerre future. Ajoutez à cela que la formation d'un chef doit s'appuyer sur un fonds de solide bon sens et sur une connaissance profonde de l'humanité sur les particularités de laquelle, et non sur celles des machines, tout l'art de la guerre est, en définitive, basé. Je traiterai ce point dans ma seconde conférence.

A. WAVELL

(World Copyright)

(à suivre)

(1) *Les mots en italique sont en français dans le texte original.*

Délassons-nous...

«HOMMAGE» OU BIEN... ??

Les vers que l'on va lire sont distribués dans les rues de Paris, sous le nez des « fridolins » de l'occupation. Les étudiants se les passent de la main à la main, sans crainte d'être jamais inquiétés par les autorités nazies, au cas où les gens de la Gestapo les arrêtent en flagrant délit. En effet, quel soldat d'Hitler peut trouver à redire à ces vers qui chantent les louanges du Führer ? Lisez plutôt:

DE LA FRANCE... POUR HITLER...

Aimons et admirons le Chancelier Hitler
L'éternelle Angleterre est indigne de vivre
Maudissons, écrasons le peuple d'outre-mer
Le Nazisme sur la terre sera seul à survivre
Soyons le soutien du Führer allemand
Des boys navigateurs finie l'odyssée
A eux seuls appartient un juste châtiment
La palme du vainqueur attend la croix gammée.

Ne vous récriez pas en lisant ces vers, mais faites plutôt comme les étudiants parisiens — qui sont beaucoup plus malins que les policiers nazis — et qui, eux, savent lire entre les lignes — c'est le cas de le dire. En effet, pour bien connaître les sentiments des Parisiens, il faut lire seulement le premier hémistiche de chaque vers (que nous avons composé en caractères gras), puis l'autre moitié du vers.

LEURS DERNIERES PAROLES

— Jésus-Marie. (Richelieu)
— La fin de la comédie. (Beethoven)
— Heureusement, j'ai fait mon devoir. (Nelson)
— Voici la toilette de la mort, faite par des mains un peu rudes, mais elle conduit à l'immortalité. (Charlotte Corday)
— J'ai fini. (Saad Zaghloul)
— Maintenant, je veux dormir. (Byron)
— Dormir, enfin je vais dormir. (Musset)

LE CINEMA ODORANT

Deux ingénieurs suisses ont annoncé qu'ils ont inventé, à Berne, un système qui permet au cinéma d'être non plus seulement sonore, mais aussi odorant. Ils produisent des odeurs synchronisées avec le son et l'action. Quand l'héroïne, par exemple, suit un sentier bordé de violettes, dans la salle se répand une odeur de violettes. Si elle se marie, le public reçoit des effluves de fleurs d'oranger. Lorsqu'un conseil d'administration se réunit, une odeur de cigare emplit le cinéma. Les inventeurs prétendent qu'ils peuvent produire 5.000 odeurs différentes. Grâce à un système d'aération bien compris, une odeur est chassée avant que l'autre commence à se répandre.

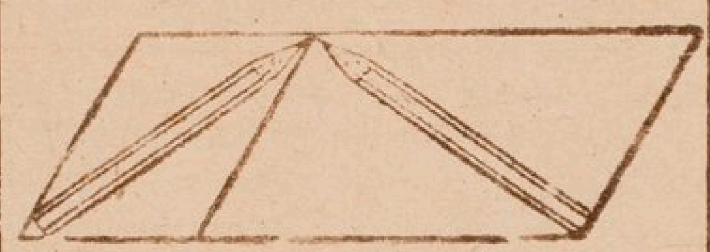
EN MOINS D'UNE MINUTE...

LES ORANGES

Voici un petit problème qu'il faut résoudre sans crayon ni papier et en moins d'une minute : si un marchand achète 600 oranges à raison de 5 pour 2 francs, peut-il, en les revendant ainsi à raison de 5 pour 2 francs, faire un bénéfice ? Si oui, quel est ce bénéfice ?

LES DEUX CRAYONS

Pouvez-vous dire, en vingt secondes,

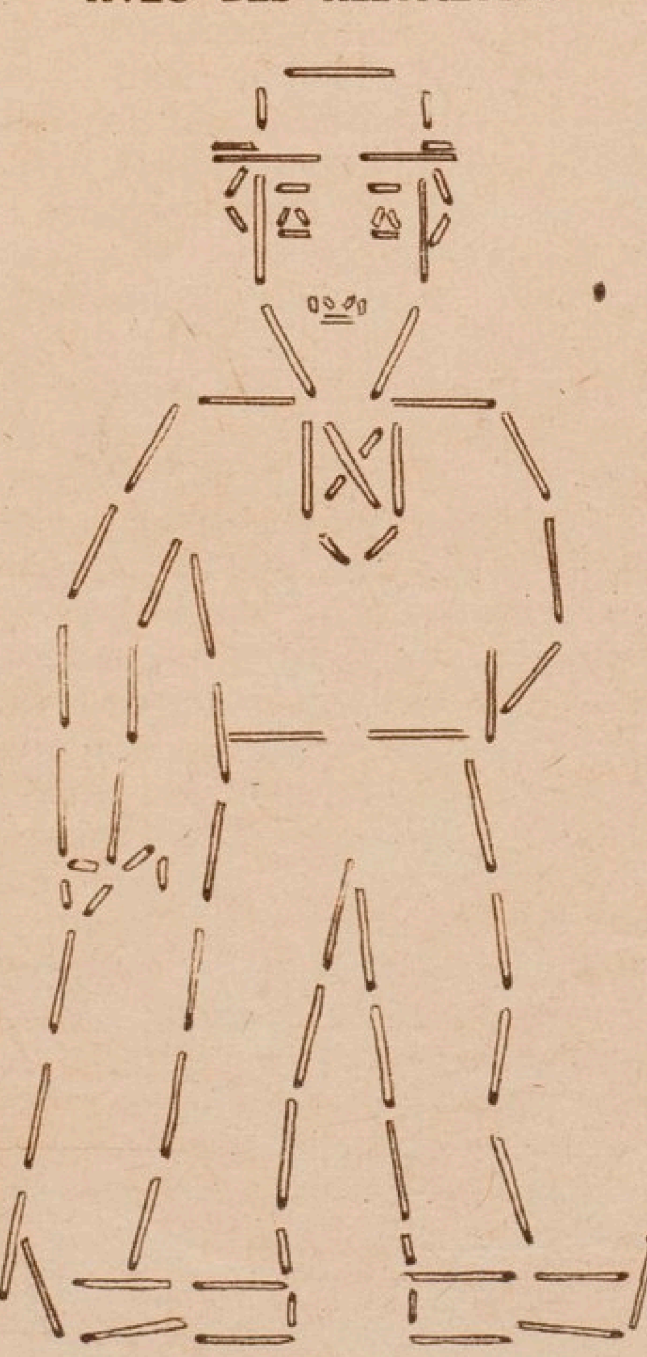


quel est, des deux crayons, celui qui est le plus long ?

DISTANCES

Pouvez-vous dire, en trente secondes, quel est, d'un point pris sur l'Equateur et du pôle Nord, celui qui est le plus près du centre de la terre ?

AVEC DES ALLUMETTES



Voici un dessin de Charlie Chaplin qu'un lecteur d' « Images », habitant El Fachn, a réussi à combiner avec des bouts d'allumettes.

POURQUOI S'EN FAIRE?

Il y a deux raisons pour s'en faire :
Ou l'on est heureux, ou l'on est malheureux.
Si l'on est heureux, il n'y a aucune raison pour s'en faire.
Si l'on est malheureux, il y a deux raisons pour s'en faire :
Ou l'on est en bonne santé, ou l'on est en mauvaise santé.
Si on est en bonne santé, aucune raison de s'en faire.
Si on est en mauvaise santé, deux raisons pour s'en faire :
Ou l'on va guérir, ou l'on va mourir.
Si on va guérir, il n'y a évidemment aucune raison de s'en faire.
Si on meurt, il y a alors deux raisons de s'en faire :
Ou on va au ciel, ou on va en enfer.
Si on va au ciel, il n'y a aucune raison de s'en faire.
Et si on va en enfer, on sera tellement occupé à serrer la main à tous ses bons vieux amis que l'on n'aura pas le temps de s'en faire.
Alors, pourquoi s'en faire ?

LEURS BONNES HISTOIRES

...BERNARD SHAW

G.B.C. raconte les dernières histoires nationales socialistes.

En Autriche, l'Anschluss a chassé les touristes étrangers. Aussi dans les villes d'eaux le mot d'ordre n'est-il plus « Un peuple, un Reich, un Führer », mais « Un Reich, un Führer, un baigneur » !

...ANDRE GIDE

Deux amis partent en voyage. L'un d'eux s'est chargé d'acheter les billets. Arrivé au contrôle, affolement, il ne trouve plus qu'un billet. Sincèrement désolé, se tournant vers son compagnon : « Cher ami, j'ai perdu votre billet... »

...MISTINGUETT

Auguste qui voit grand, mais n'a que de faibles moyens, veut se faire construire une villa au bord de la mer. L'achat du terrain a demandé toutes ses économies. Il ne sait comment il payera la construction, mais décide cependant de procéder à une inauguration solennelle des travaux en prenant lui-même la truelle.

— Emouvante, déclare son ami Ernest, cette pose de la... dernière pierre.

...PIERRE FRESNAY

Quoique mariée depuis quelques années, et mère de deux enfants, cette jeune femme n'a pas renoncé à une existence ultra-mondaine. Elle court de réceptions en réceptions et ne connaît pas un instant de calme.

— Après tout, déclare-t-elle, on n'a pas toujours vingt ans.

— Non, répond une jalouse, mais parfois ils durent.

...ANDRE MAUROIS

Bernard Shaw, qui est un bibliophile distingué, aime à fouiller dans les boîtes des bouquinistes. C'est ainsi qu'il trouve un jour l'un de ses livres qui portait la dédicace suivante :

— A M. X..., avec ses compliments, G.B.S.

Il achète aussitôt le volume, l'expédie à M. X.... avec cette nouvelle dédicace inscrite sous la première :

— A M. X..., avec ses compliments renouvelés, G. B. S.

ON DIT DE QUELQU'UN

QU'IL EST...

Gai comme un ....
Triste comme un ....
Beau comme un ....
Laid comme un ....
Franc comme l' ....
Faux comme un ....
Malin comme un ....
Bête comme une ....
Doux comme un ....
Méchant comme la ....
Bavard comme une ....
Muet comme une ....
Lourd comme un ....
Léger comme une ....
Gras comme un ....
Rapide comme l' ....
Lent comme un ....
Droit comme un ....
Perfide comme l' ....
Paresseux comme une ....
Fier comme un ....
Aimable comme une ....
Vieux comme les ....
Solide comme un ....
Long comme un ....
Sec comme un ....
Pâle comme un ....
Fort comme un ....
Jaloux comme un ....
Raide comme la ....

(Lire la réponse à la fin de cette rubrique).

SAVEZ-VOUS QUE...

*** Selon la Genèse, Adam vécut 930 ans. * Mae West refuse toujours d'être prise au sérieux... par un photographe : elle n'accepte de poser qu'en souriant. * La taroupe est l'espace qui sépare les sourcils, mais le chanvre grossier s'appelle aussi taroupe. * La grande Catherine, la plus célèbre des impératrices de Russie, ne s'appelait pas Catherine, mais Sophie, et n'était pas née en Russie, mais à Stettin (Allemagne). * En certaines contrées de la Chine, la mortalité infantile est de 200 pour 1.000. * Le nombre des cheveux de l'adulte varie entre 130.000 et 150.000. * Washington, la plus belle ville des Etats-Unis, a été construite, et continue de l'être, sur les plans de l'architecte français Pierre l'Enfant. * Aux Indes, on peut avoir vingt-cinq ans de prison pour avoir tué une vache.**

ARITHMETIQUE

— Combien font quatre-vingt-dix-neuf et un ?

— Cela fait quarante-quatre.

— Comment « quarante-quatre » ? Mais tu ne sais pas compter...

— C'est toi qui ne sais pas compter. En voici la preuve :

4
20
19
1
—
44



AVEZ-VOUS DU SOUFFLE?

Vous prenez un tube coudé à angle droit, à l'extrémité duquel vous fixez un ressort. Puis vous prenez une balle de ping-pong que vous placez à l'intérieur du ressort. Vous soufflez à l'autre bout du tube et celui qui envoie sa balle le plus haut a la plus forte capacité respiratoire. Chaque joueur aura, bien entendu, son propre appareil.

Rions un peu...

Un nègre se vantait devant quelques amis d'enfoncer un clou avec sa tête. Ils le prirent au mot et lui choisirent un gros clou.

D'un coup de tête, il enfonça le clou de quelques centimètres, il redonna plusieurs coups de tête quand, hélas, le clou ne voulait plus s'enfoncer. Etonné, le nègre prit son élan et donna un fort coup de tête, ce fut en vain. Le nègre, fâché, se mit à douter de lui-même quand une idée lui vint : il entraîna ses amis de l'autre côté de la cloison pour voir ce qui empêchait le clou de s'enfoncer. Là, les spectateurs virent avec étonnement un nègre, la tête nonchalamment appuyée à la cloison.

* * *

Cet excellent X... a la fâcheuse habitude de ne jamais régler les notes de son tailleur. A la fin, ce dernier, lassé, lui signifie son refus de prendre de nouvelles commandes.

— Déjà trois complets, monsieur, que vous me devez. En voilà assez ! Dorénavant, adressez-vous ailleurs. Tout ce que je puis consentir — et ce, uniquement pour vous être agréable — c'est de me charger de vos réparations ou autres petits arrangements comme, par exemple, de réparer vos doublures ou coudre vos boutons, etc...

X... se le tint pour dit et, quelques jours plus tard, revint trouver son tailleur, un bouton à la main.

— Voici « mon » bouton, cher monsieur. Ayez donc la bonté de m'arranger un costume autour...

PENSEES

● La vie est trop courte pour être petite. (Disraeli)

● Si vous voulez goûter la vie, il faut la boire à petites gorgées. (Maurois)

● La fortune, le succès, la gloire, même le pouvoir peuvent augmenter le bonheur, mais ils ne peuvent pas le créer. Les affections seules donnent le bonheur. (Maurois)

● L'art de vivre consiste à sacrifier une passion basse à une passion haute. (Mauriac)

COMME... COMME...

Pinson — bonnet de nuit — astre — pou — or — jeton — singe — oie — agneau — gale — pie — carte — bœuf — plume — porc — éclair — escargot — i ou un chêne — onde — couleuvre — paon — porte de prison — chemins ou les pierres — roc — jour sans pain — coup de trique — mort — Turc — tigre — justice.



REOUVERTURE DU CINE-JARDIN REX

Le plus beau plein-air du Caire, le Ciné-Jardin REX (rue Elfi Bey), a rouvert samedi 3 mai pour la saison d'été.

Entièrement remis à neuf — fauteuils, éclairages, installations sonores Western Electric — le Ciné-Jardin REX offrira au public, dans son merveilleux cadre de verdure et de fraîcheur, un refuge incomparable pour passer agréablement les soirées d'été.

Pour la semaine de gala de réouverture, le Ciné-Jardin REX a retenu un film qui a été réclamé par la majorité du public, l'inoubliable succès d'Errol Flynn « THE SEA HAWK ».



LORSQU'ON VOUS INVITE A UNE RECEPTION VOICI CE QUE VOUS DEVEZ FAIRE

Vous, Madame

1 *Soyez toujours habillée dans la note juste. Si vous êtes dans l'incertitude, informez-vous discrètement, car il est toujours aussi ridicule d'être trop élégante que de ne l'être pas assez.*

2 *Ne vous agitez pas trop en dansant, sous prétexte que vous adorez la danse. Le maquillage fond vite et les cheveux sont traîtres, lorsqu'on se trémousse plus qu'il ne le faut réellement.*

3 *Ne vous tenez pas trop loin de votre danseur, en lui disant, avec un sourire innocent, que la longueur de ses pieds vous effraie, et que vous craignez qu'il abîme vos escarpins, en marchant dessus.*

4 *Si vous rencontrez des amis que vous appréciez et avec lesquels vous êtes intime, n'ayez pas de ces effusions trop bruyantes, qui sont toujours fatigantes et font mal juger une personne.*

5 *Il est encore moins à recommander de leur dire d'un petit air entendu, mais à trop haute voix : « Vous, voici, enfin ! Maintenant, je suis sûre de bien m'amuser et de passer une soirée agréable ! »*

6 *Ne vous réfugiez pas dans un coin, avec un camarade ou un amoureux, pour échanger des confidences ou des serments ; cela crée toujours un froid dans l'assistance, car, après tout, il existe d'autres endroits pour bavarder ou roucouler...*

7 *Il n'est certes pas défendu d'avoir des préférences. Mais ne devenez pas subitement très aimable avec la personne qui a parlé de vous raccompagner en voiture.*

8 *N'abandonnez pas tout de suite les nouvelles connaissances. Si votre imagination ne vous permet aucune fantaisie, tant pis, parlez de n'importe quoi, mais essayez toujours d'être aimable.*

9 *Quand votre danseur vous accompagne au buffet, ne lui demandez pas tout le temps de vous apporter ceci ou cela. Pensez que, sans doute, ce pauvre garçon a aussi faim ou soif que vous !*

10 *Si la maîtresse de maison a mis, gracieusement, à votre disposition son cabinet de toilette, n'en profitez pas pour vous refaire une beauté à ses frais, et ne vous servez pas abondamment de son parfum préféré, sous prétexte qu'il est sur la coiffeuse, devant vous.*

Vous, Monsieur

1 *Dites-vous bien que vous êtes invité non pas uniquement à cause de la sympathie que vos hôtes éprouvent pour vous, mais parce que vous possédez une qualité dominante : vous êtes bon danseur, parfait joueur de bridge, ou bien vous portez avec élégance l'habit ou le smoking. A vous de discerner ce que l'on aime en vous.*

2 *Essayez de ne pas oublier les mariages et les décès survenus dans le courant du mois. Ne faites pas comme certains, qui vantent les charmes du célibat devant un couple nouvellement marié.*

3 *Retenez toujours, même au prix d'un sérieux effort de mémoire, les noms des personnes auxquelles vous avez été présenté au cours de la soirée. Peut-être aurez-vous à les présenter à votre tour à d'autres personnes.*

4 *Sachez parler de ce qui intéresse le plus vos interlocuteurs. Félicitez de leurs succès militaires le général ou le colonel couverts de médailles. Parlez de son ouvrage à tel littérateur à la mode, et vantez la robe que votre voisine portait à une récente soirée.*

5 *Aucune distraction ne vous est permise. Si vous parlez du début du siècle, ne prenez pas à témoin cette dame qui essaye de se défendre contre l'irréparable outrage des ans...*

6 *Ne vous lancez pas dans des confidences ennuyeuses. Si votre employeur vous a joué un sale tour, cela n'intéresse, en réalité, que vous et lui.*

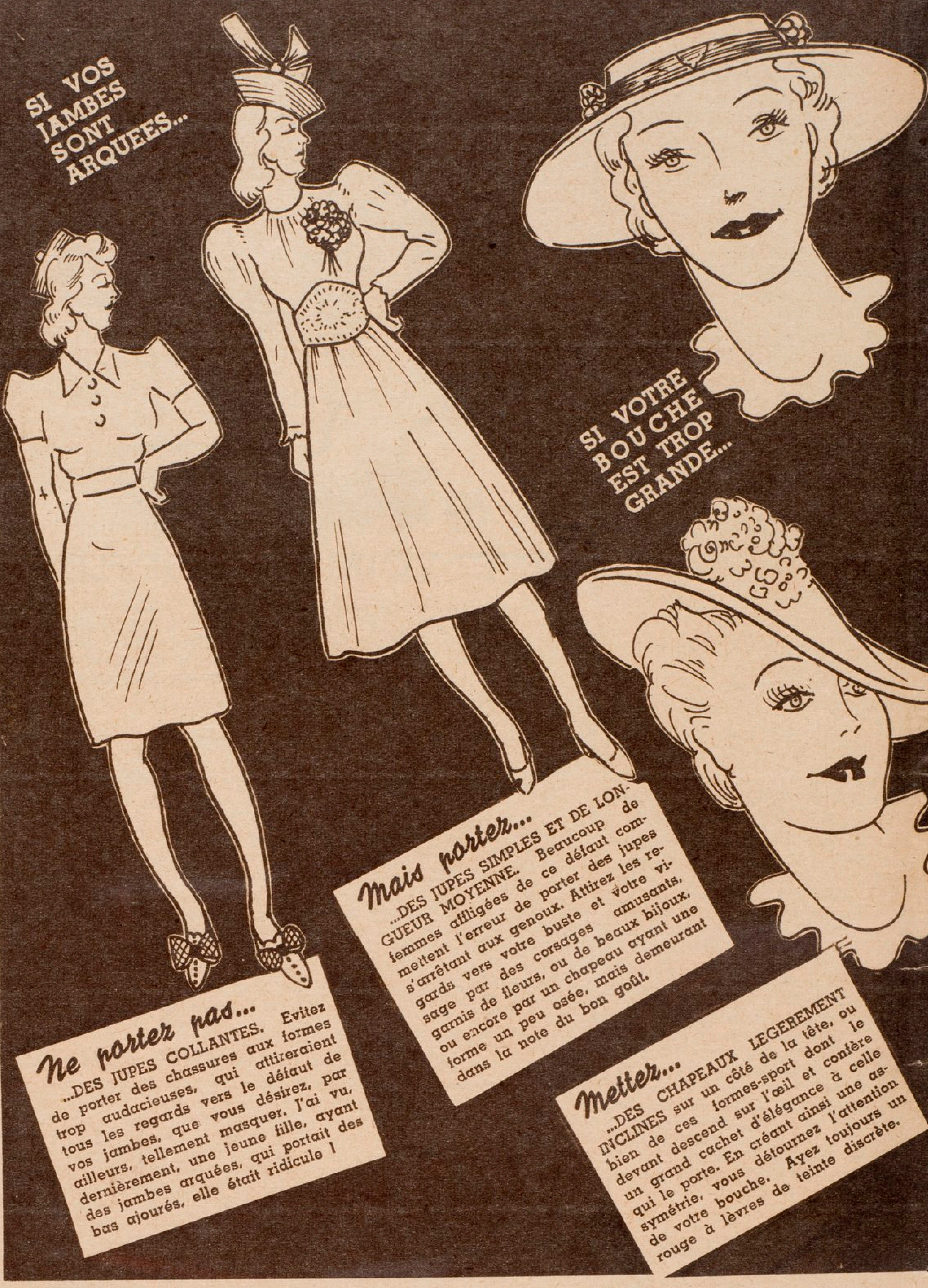
7 *Le buffet n'est pas un lieu de rendez-vous. N'y passez pas toute la soirée à absorber d'innombrables coupes de champagne et à vous gaver de sandwiches. Vous devez, certes, vous rafraîchir et vous restaurer, mais faites-le avec mesure et discrétion.*

8 *Abstenez-vous de raconter des anecdotes dites piquantes, ou des histoires dont les héros appartiennent à telle ou telle autre nation. Si vos auditeurs sont prudes, ou qu'ils appartiennent justement à une des nations prises à partie, vous serez de suite classé dans la catégorie des « mal élevés ».*

9 *Ne complimentez pas trop ostensiblement une femme devant une autre femme, surtout si la toilette de cette dernière vous a laissé froid. Vous vous feriez immédiatement une ennemie mortelle, et celle que vous louez aura, elle aussi, l'autre femme contre elle, pour toujours.*

10 *Ayez l'air content d'être là. Je ne vous dis pas de jouer la comédie, ou d'être hypocrite, mais enfin dites-vous bien que vous êtes là pour vous amuser, et essayez de passer votre temps aussi agréablement que possible. Si nécessaire, ayez recours à un verre d'alcool, pour vous mettre en train.*

ANNE-MARIE



SAVEZ-VOUS CHOISIR LE PARFUM QUI VOUS CONVIENT ?

Un très léger parfum que laisse la femme sur son passage a autant d'importance pour son élégance et son charme que sa toilette tout entière.

Je voudrais avant tout recommander à mes lectrices de ne jamais se servir d'un parfum quelconque, choisi au hasard, qui les entourerait, pendant quelques heures, d'une lourde atmosphère, souvent même irrespirable. Se parfumer abondamment ne prouve pas que l'on est une femme raffinée. Au contraire. Cela risque fort d'être d'un goût douteux, car bien des personnes sont si sensibles aux odeurs qu'un parfum trop fort risque de les incommoder et, par conséquent, d'aboutir au résultat contraire à celui que l'on veut obtenir.

Il ne suffit pas, dis-je, de s'inonder de parfum au moment de sortir. L'art de se parfumer est beaucoup plus subtil et réclame quelques soins particuliers.

Choisissez avant tout un bon extrait. Aujourd'hui, grâce à des expériences multiples, la femme moderne n'a plus besoin de faire des recherches fatigantes, pour posséder un parfum personnel. Elle n'a, en réalité, que l'embarras du choix. Toutes les formules sont adoptées, toutes les essences lourdes ou discrètes existent ; il suffit de se procurer quelques échantillons, de les essayer, et de trouver ce qui convient le mieux à la personnalité et au genre de chacune.

Si vous êtes brune, adoptez les odeurs à base de gardénia, de géranium, de santal. Mais, si vous êtes blonde, optez pour la lavande, les essences de fleurs, les odeurs fraîches et légères, en un mot.

Le chypre convient à presque toutes les femmes, mais encore faut-il vérifier, en l'essayant sur la peau légèrement moite, pour constater quelle harmonie il forme avec votre propre épiderme.

Parlant de parfums, Maurice Rostand disait dans des vers célèbres :

Un parfum se devine, il ne s'impose pas,
Qu'il ait l'air en vivant de naître sous vos pas,
Qu'il soit un souvenir qui nous parle tout bas.
Qu'il ait tout du murmure et rien du manifeste,
Un parfum, voyez-vous, c'est beaucoup de soi-même,
C'est comme un grand aveu qu'on fait sans le savoir,
On y dit ce qu'on pense... On y dit ceux qu'on aime...
Et c'est, lorsqu'on s'en va — voilà tout le problème —
Quelque chose de soi qui rôde dans le soir...

N'oubliez pas que nos grand'mères cousaient des sachets, contenant leur essence favorite, dans l'intérieur de leurs robes. Nos mères conservaient ces mêmes précieux sachets dans leur linge et dans leurs armoires. Dites-vous bien que c'est par là qu'il faut commencer, si vous voulez répandre autour de vous, très légèrement, très finement, une odeur délicate, qui plaira à votre entourage.





CONSEILS A MES NIECES

Nièce « Petrida »

Ne prenez jamais des gouttes ou des pastilles pour maigrir. Faites de la culture physique et beaucoup de marche ; suivez un régime duquel les viandes grasses, les sauces et le pain seront exclus. Vous perdrez rapidement ces quelques kilos de graisse qui vous désolent tant aujourd'hui. Si vous êtes très pressée de maigrir, je vous conseille les bains de paraffine.

Nièce « J'en suis folle »

Une femme ne doit jamais tomber amoureuse au point de perdre sa personnalité. Vous êtes devenue, à présent, une pâle réplique de celui que vous aimez. Vous parlez comme lui, vous partagez toutes ses opinions. Croyez-vous vraiment bien agir, ainsi ? Cet homme finira par se lasser de vous. Ressaisissez-vous, redevenez vous-même. Sachez lui tenir tête dans une discussion. Il ne vous en aimera que davantage.

Nièce « Esmeralda »

Ayez des chaussures à talons plats. Evitez le port du corset. Lorsque vous vous reposez, mettez toujours vos pieds sur des coussins, de façon à ce qu'ils soient placés plus haut que le niveau de votre tête. Le sang circulera mieux ainsi, et vous n'aurez plus ces terribles crampes qui vous font tant souffrir aujourd'hui.

Nièce « Giovanna »

Je ne vois aucun mal dans le fait que vous sortez avec des jeunes gens. Tout dépend, naturellement, de la façon dont vous vous tenez avec eux, comment vous leur parlez, comment vous les traitez. Lorsqu'il existe une réelle camaraderie entre une femme et un homme, toute idée de flirt doit être définitivement exclue.

Nièce « Nevart Boyadjian »

Je n'ai pas reçu votre lettre, voilà pourquoi je n'ai jamais répondu à vos questions. Vous pouvez porter une blouse bleu ciel avec votre tailleur rose. L'effet sera ravissant. Votre chapeau bleu est tout indiqué pour accompagner cet ensemble. Je ne vous conseille pas de mettre du bleu sur les paupières, cela vous vieillirait trop.

Nièce « My Hope »

Vous êtes vraiment trop jeune pour vous maquiller d'une manière trop compliquée. Voici ce que je vous conseille de faire : ayez une poudre ocre-rosée, un rouge à joues rosé et un rouge à lèvres clair. Brossez vos cils et vos sourcils avec de la vaseline ou de l'huile de ricin, afin qu'ils soient bien brillants. Vous serez ravissante et votre maquillage imitera le naturel à s'y méprendre.

Nièce « Wally »

Je n'ai jamais entendu une pareille histoire ! Vous êtes fiancée, vous aimez celui qui vous donnera un jour son nom et voici que, pour avoir eu un jour l'idée abracadabrante que votre fiancé était trop riche, vous voulez reprendre votre parole. Croyez-vous vraiment que l'argent soit un tel obstacle à votre bonheur ? Pour ma part, je trouve qu'il pourra vous aider à faire du bien autour de vous, et que vous rendrez la joie de vivre à des êtres qui sont dans la misère.

Nièce « Poupée de luxe »

Comme on fait son lit on se couche », dit un vieux proverbe français. Vous vous êtes mariée avec un vieillard uniquement parce qu'il était riche et vous avez, pour cela, abandonné ce jeune homme pauvre que vous aimiez tant. Maintenant qu'il est trop tard pour regretter votre folie, il ne vous reste plus qu'une seule chose à faire : celle de tenir dignement votre rôle d'épouse.

Nièce « Viviane »

Comme je n'ai pas d'heures de travail fixes au journal, vous feriez mieux de m'écrire, en m'exposant votre cas. Peut-être pourrai-je faire quelque chose pour vous. Ne perdez pas votre courage et votre bel optimisme, qui vous ont permis de tenir jusqu'ici. J'attends bien vite une lettre de vous.

Nièce « Pourquoi ne suis-je pas morte ? »

Je comprends votre douleur et j'y compatis du fond de mon cœur. Rien n'est aussi affreux que de donner le jour à un enfant mort-né, mais dites-vous bien que vous ne devez pas oublier vos deux bébés qui ont un besoin vital de vos soins. Ne vous laissez pas aller, secouez-vous de cette torpeur dans laquelle ce triste événement vous a plongée.

TANTE ANNE-MARIE

UNE ROBE DE CHAMBRE
pratique et facile à réussir

Choisissez, pour cette robe de chambre, un tissu souple et lavable de teinte très gaie. Se reposer chez soi, vêtue d'une robe de chambre sombre, quelle erreur...

Prenez toujours des couleurs fraîches et vives, qui vous donneront de la joie et vous feront voir la vie en rose.

Vous aurez besoin de 5 m. 20 de tissu, en 90 cm. de largeur, et 25 cm. de franges, hautes de 20 cm., en soie, d'un ton assorti à celui de la robe de chambre, pour exécuter le modèle que je vous propose aujourd'hui.

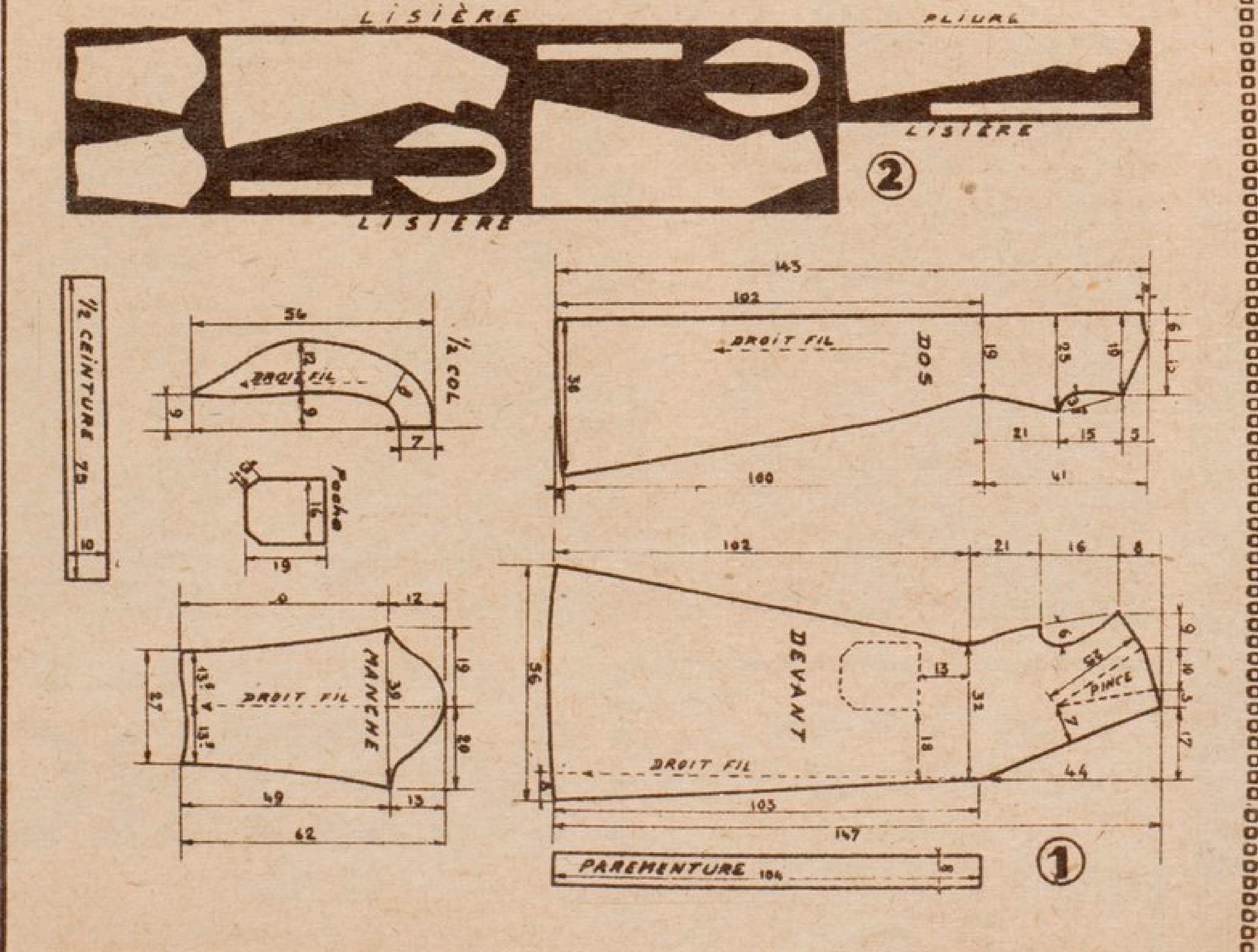
Etudiez bien les deux schémas donnés. Sur l'un (2) vous verrez comment disposer les dix morceaux sur votre tissu, sur l'autre (1) vous trouverez les dimensions exactes de chacun d'eux. Vérifiez si ces dimensions concordent avec les vôtres et, sinon, faites le calcul nécessaire pour établir vos mesures personnelles sur chaque morceau.

Si vous n'êtes pas très adroite, découpez ensuite dans un journal chaque partie du schéma n° 1 pour vous créer, à bon compte, un patron suffisant, épinglez les pièces sur votre tissu, selon le schéma n° 2.

Tracez à la craie les contours de chaque morceau sur votre tissu et coupez en laissant deux centimètres pour les coutures et les rentrées.

Faites avant tout les pinces des devants à la machine. Puis appliquez la parementure à l'intérieur du devant droit, vous éviterez ainsi qu'on voit la doublure de votre robe de chambre. Assemblez les devants au dos, puis faites les coutures des épaules et des côtés.

Préparez les manches, faites les coutures, puis montez-les aux emmanchures. Le col doit être taillé double et il s'ajuste aux bords des devants. Il ne vous restera plus alors qu'à appliquer une grande poche sur le devant droit et à coudre la ceinture, aux deux extrémités de laquelle vous coudrez les franges.





WARNER BROS. présente

Wayne **MORRIS** ✱ *Rosemary* **LANE**

Humphrey **BOGART**

dans

THE RETURN OF DR. X

Un démon revenu de la tombe... pour semer l'épouvante et la terreur!

AU PROGRAMME : WAR PICTORIAL NEWS
Egalement BRITISH MOVIETONE NEWS
arrivé par avion.

DU LUNDI 5 AU DIMANCHE 11 MAI AU CINEMA

ROYAL

Tél. 45675
59195
R.C. 5815

Chaque jour trois représentations à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m.
Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.



UNIVERSAL PICTURES présente

Irene **HERVEY** ✱ *Allan* **JONES**

Martha **RAYE** ✱ *Rosemary* **LANE**

dans

THE BOYS *from* SYRACUSE

La plus désopilante fantaisie qui soit jamais sortie de Hollywood !





AU PROGRAMME
WAR PICTORIAL NEWS
Egalement
BRITISH MOVIETONE NEWS
arrivé par avion.

DU LUNDI 5 AU DIMANCHE 11 MAI AU CINEMA

DIANA PALACE

Tél. 47067 — 47068 — 47069

Chaque jour trois représentations à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m.
Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.

20th CENTURY-FOX présente

Shirley **TEMPLE**

Jack **OAKIE** ✱ *Charlotte* **GREENWOOD**

dans

Young People

La plus joyeuse aventure de la plus souriante vedette de l'écran !





AU PROGRAMME
WAR PICTORIAL NEWS
également
BRITISH MOVIETONE NEWS
arrivé par avion

DU MARDI 6 AU LUNDI 12 MAI AU CINEMA

METROPOLE

Tél. 58391 R. C. 7374

Chaque jour trois représentations à 3 h. 15. 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m.
Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.